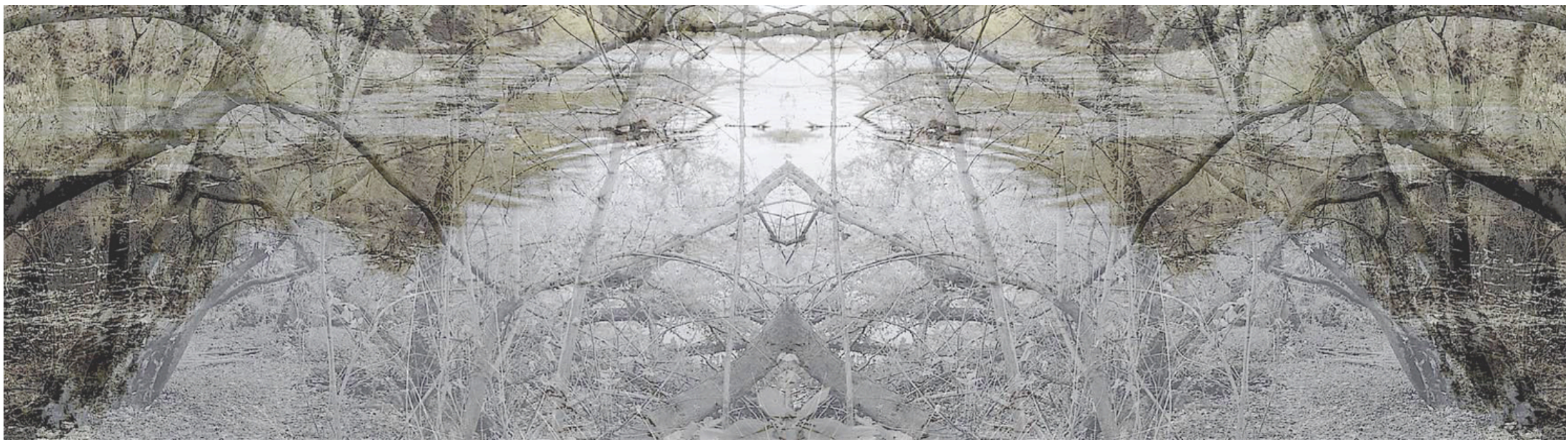


S a b y n S o u l a r d

Portfolio





. Zero (Tabula Rasa) - détail

" Toujours de retour sur les chemins du temps, nous n'avancerons ni ne retarderons. Tard est tôt, proche loin"

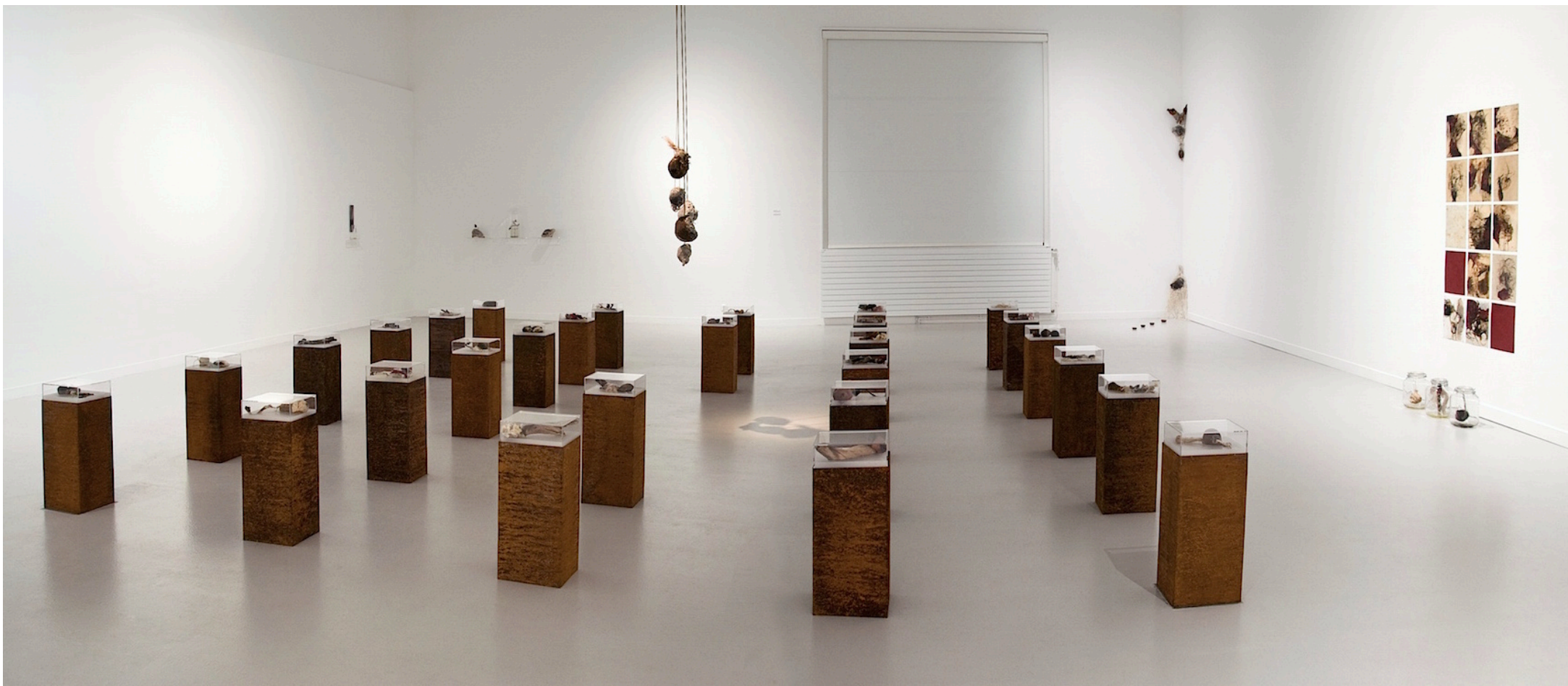
Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*

Je récolte inlassablement au gré de mes errances : fragments hétéroclites, rebuts chimériques, pelures du monde, infimes *mirabilia*... Ces récoltes inséminent des récits lacunaires ; se meuvent alors d'étranges fictions, ritournelles filandreuses que hante cet imaginaire du rebut.

Mes œuvres - *fictions échouées & constellations incertaines* - empruntent à la mythobiographie la porosité des interstices ; elles laissent advenir d'obscures cosmogonies, cendreuses, irréelles, mêlant à l'intime d'une histoire ruinée, d'autres imaginaires poreux aux rumeurs du monde : Afrique-fantôme, sorcelleries blanches et maraboutages, sacralisations animistes, anachronismes et revenances de vieux récits, archaïsme nourricier, mais aussi, en filigrane, les tumultes d'une contemporanéité désastreuse - déshérences, errances, exodes, exils, effondrement d'un monde épuisé.

Ces fictions, indissociables de *mots-mondes*, d'une écriture poétique synergique au geste plastique, puisent en ce que la nuit exsude et substantialise au cœur de l'être : *substances-rêves*.

LE SANG DES LIMBES – exposition



Le sang des Limbes . crédit photographique : © Bénédicte Deramaux

Le sang des Limbes - Du 29 janvier au 14 février 2013

Université Toulouse II - Le Mirail / CIAM - La Fabrique - Le Cube

Les limbes évoquent un topos brumeux, lieu aux limites inassignables, mouvantes – *substances-rêve* condensant déchirure et dessaisissement, l'éloignement comme indistinction.

Le sang, substance vitale, réfère au sang intime des menstrues – ce qui noue et déchire au ventre le déni d'une gestation ici transmuée en flux créatifs. Mon travail déplace en la transformant cette énergie archaïque des gestations comme cycle de vie, affirmant, quelles que soient ses hantises, la prégnance de l'incarnation : *hic et nunc*, sang des vivants ...

L'organisation spatiale de l'exposition *Le sang des Limbes* aspire à libérer ces flux. Au centre de la salle, les 28 *ex-voto* posés sur leurs socles, et *Les Liqueurs II (suspension)*, empruntent au carré son assise terrienne selon des modalités ambivalentes, travesties : imperfection de la figure proposée, pénétrable, ouverte aux déambulations, et comme trouée (coulée des *Liqueurs II*, suspension flottante, désolidarisée du sol). Les 28 *ex-voto* et *Les Liqueurs II* constituent le centre de gravité de l'exposition : puissance d'aimantation de cette figure autour de laquelle

gravitent les autres œuvres, satellisées. C'est là instaurer un territoire rythmé selon des oppositions affirmées (zones denses, ramassées, coagulées et zones de latences, vides) : tensions entre les *ex-voto*, reliques forcloses, symptômes enchâssés en leurs boîtes, et les autres œuvres où suintent, débordent et se dissipent lignes et substances liquides ou filandreuses (*Talisman/Chevelure(s)*, *L'Émanation des ancêtres (reliquiae)*, *Le sang des Limbes*, *Les Liqueurs I*, *Seror Hayayim* – *le Sachet des vivants*).

Les titres, essentiels en leur pouvoir d'invocation, aimantent des bribes de récits que chacun peut librement agencer, interpréter.

Le territoire envisagé est fictif, anachronique, lieu de revenances en flux constants que les fils ou chevelures actualisent : dilution d'intimes hantises dans les interstices du mythe.

C'est là mon *Afrique-Fantôme* : l'histoire de famille est une buée à la surface des non-dits. Alors j'ai enfoui l'Afrique en mon ventre : elle est au ventre de l'œuvre, une fiction qui m'appartient. La fiction est aujourd'hui le seul oracle auquel je puisse consentir : vestiges, traces de passages, présence des morts et des fantômes...

Je poursuis là un songe précieux, aurifère ; à vrai dire, je l'invente.



Ex-voto . crédit photographique : © Bénédicte Deramaux

Ex-voto

matériaux & substances maraboutés,
installation, 2009-2012

Ex-voto : objets-reliquats & pensée magique

Mes *ex-voto* précisent dans une condensation conséquente mon imaginaire anthropologique du corps. Traditionnellement, les *ex-voto* sont, selon Georges Didi-Huberman, des formes de revenances archaïques, organiques, viscérales, mais surtout « des représentations réifiées, ou plus exactement [...] des objets constitués psychiquement par le lien votif. [...] C'est presque toujours un objet-reliquat, un relief d'épreuves organiques psychiquement élaborées. L'*ex-voto* anatomique se présente donc comme un fragment reclos selon les découpes du symptôme lui-même (1) ».

J'appréhende mes *ex-voto* comme *ex-voto* psychiques : ils aimantent d'obscurs symptômes que l'inconscient en ses limbes, imprégnant l'être à vif, secrète. *Substances-rêve*, ils sont la matière étrange et filandreuse de mes cauchemars, émanation totémique, chiffons usés, vieil or ensorcelé. Ils ne peuvent être dissociés de leur titre, *mots-monde* comme invocation. Ils sont cette part de l'œuvre faite corps et déchirures du corps, étrange magie où je ne sais plus dire les limites exactes entre mon corps, la chair et l'œuvre.

Les formes advenant évoquent une convulsion organique, à la fois triviale et sublimée, mais aux sécrétions intimes du corps se mêle ce que je récolte dans la nature au fil de mes errances. J'invente je ne sais quelles obscures chimères, mêlant aux ruines d'une mémoire cendreuse une fiction panthéiste, animiste, infiniment sensuelle. Ce qui émane alors de ces formes ne saurait être défini : horreur répulsive, brutale et viscérale, ou réenchantement de formes, adoucies, neutralisées, pacifiées ?

La cire « matériau de toutes les plasticités, se prêt[ant] parfaitement à toutes les labilités du symptôme que l'objet votif tente magiquement d'involuer, de guérir, de transformer (2) » ne constitue pas l'organe votif dans mon travail, mais le nappage qui fige et contraint le symptôme-relique. C'est là procéder à un retournement étrange, ambigu : déplacement par transformation du statut de la cire-paraffine. Fondue au bain-marie, elle est cette liqueur chaude, transparente, eau lourde et épaisse dès qu'il s'agit de la verser. Je la répands lentement dans la boîte de plexiglas ; cette coulée silencieuse nappe onctueusement le dedans du réceptacle (plaisir charnel de telle douceur : la paraffine semble adoucir ce qu'elle empreint). J'attends qu'elle durcisse un peu, pour disposer précautionneusement l'*ex-voto*. Il me faut le tenir, afin qu'il ne s'enfonce pas trop, respirant doucement tant il importe de ne pas bouger : lente emprise de la paraffine ; se solidifiant, elle perd de sa transparence pour laisser sourdre un blanc ancien, épais et translucide par endroits. L'enchâssement de l'*ex-voto* crée des vagues infimes, je vois advenir les nappes qui piègent et enkystent

l'assemblage : je pense relique embourbée ou relique empoissée. C'est là un processus d'une douceur extrême, qui cependant, ne peut nier l'inéluctabilité d'une saisie comme étouffement. Montent en mémoire les mouches et guêpes de mon enfance, engluées dans le miel, piégées *ad infinitum*. La beauté de ces substances (miel, paraffine) ne peut éradiquer la présence filigranée d'une mort lente et visqueuse, létale, ni ce silence étourdissant. Là peut-être se figent mes rêves anciens d'étouffement, comme s'engourdissent mes bras et mes mains, à tenir plus d'une demi-heure, immobiles, la relique empoissée. La paraffine serait-elle *pharmakon*, puisque je suppose qu'elle neutralise (ou anesthésie) l'ensorcellement maléfique du symptôme ?

Enchâsser l'*ex-voto*, c'est opérer un glissement formaliste et symbolique : il se donne à voir comme relique en son reliquaire, donc un reste, sans doute auratisé, assurément tenu à distance, mis en boîte, voire exhibé sur son socle, ainsi qu'un *n'kisi* ou un *bocio* vaudou trônant sur l'autel, et censé enclore pour certains d'entre eux, le mal, ligaturé, enchâssé. C'est bien là une sorte de magie en ce qu'elle insuffle d'« efficacité symbolique » telle que Claude Lévi-Strauss a pu la définir.

Notes

(1) Georges Didi-Huberman, *Ex-voto, image, organe, temps*, Paris, Bayard, 2006, p. 25 & 83

(2) *ibid.* p. 40



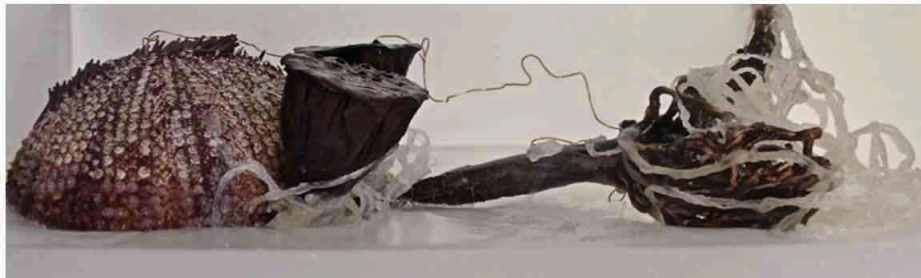
Ex-voto, détails . crédit photographique : © Bénédicte Deramaux



Ex-voto . crédit photographique : © Bénédicte Deramaux



Ex-voto, détail . crédit photographique : © Bénédicte Deramaux



Ex-voto - détails



Ex-voto - détails

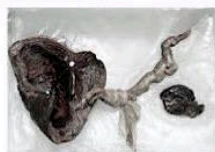


Ex-voto - détails



Ex-voto - détails

EX-VOTO / socles en acier oxydé boîtes en plexiglas paraffine semences d'acier gazes maculées du sang des menstrues cheveux rognures de feuille d'or algues finistériennes bois ossements cendres d'encens sacrum de vache andalouse fils de cuivre fils de fer savons coloquintes moisies fleurs d'Afrique feuilles & graisse graines asiatiques tissus chanvre grenades fossilisées de Vals tourne-sols brûlés fiente poils de chèvre crétoise noix de coco indienne mèches de coton cire coquille d'oursin de mer d'Oman lambeaux de draps imprégnés du sang de lune vernis gomme laque blond bulbe moisi encaustique potimarron moisi résine micropore pansements charbon brou de noix racines rebuts chimériques, substances & maraboutsages ...



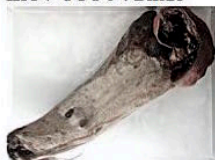
EX-VOTO 1 : la Matrice



EX-VOTO 2 : l'Ancêtre / le fœtus sacrifié.



EX-VOTO 3 : Bifide



EX-VOTO 4 : Fascinus



EX-VOTO 5 : Dentula



EX-VOTO 6 : les Racines (la famille est un bâillon enfoncé dans la bouche)



EX-VOTO 7 : le Ventre fracassé / la Membrane



EX-VOTO 8 : les écoutes / les orifices



EX-VOTO 9 : Katadesmos (du cœur l'incarnat)



EX-VOTO 10 : la semence / l'émanation (1.0.)



EX-VOTO 11 : l'Invocation (de chanvre & de cire - daimonos)



EX-VOTO 12 : "d'or repoussé" (für Paul Celan)



EX-VOTO 13 : les chemins sinueux du cœur



EX-VOTO 14 : racler la peau (emblème)



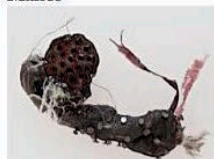
EX-VOTO 15 : oracle/poumons (il n'y a plus d'Oracle)



EX-VOTO 16 : le linge / la souillure



EX-VOTO 17 : les Mânes



EX-VOTO 18 : l'Imprécation (de fiel & de chanvre)



EX-VOTO 19 : Katadesmos aux Multitudes (sacrum)



EX-VOTO 20 : tordre le sang



EX-VOTO 21 : la Goule (Tabernacle)



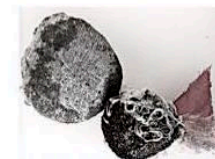
EX-VOTO 22 : dragon de Mer (Finisterae)



EX-VOTO 23 : bu le sang du rêve ...



EX-VOTO 24 : racler la peau (rognures)



EX-VOTO 25 : du cœur la corolle écumante (chasse de gaze, larmes de cire)



EX-VOTO 26 : la Paupière du rêve



EX-VOTO 27 : rhizomes, racines ? (l'Impossible)



EX-VOTO 28 : l'Essaim...

EX-VOTO 2009-2012 / étrange magie où je ne sais plus dire les limites exactes entre mon corps la chair & l'œuvre



Les Liqueurs II (suspension) & détail. crédit photographique : © Bénédicte Deramaux

Les Liqueurs II

matériaux & substances maraboutés
suspension, 2012

*Enveloppes/panse :
panser ma mémoire dans l'usure des draps, la déchirure du souffle*

Panser, recouvrir, envelopper, emmailloter, sont des gestes qui contribuent à brouiller les frontières entre contenant et contenu selon des figures de disséminations, tramages, dissipations : enchevêtrement des substances et nimbe de paraffine ; perméabilités des strates lorsqu'elles s'immiscent. Je mêle aux liqueurs du geste l'informe sinueux des fils de chanvre, mèches de coton, cheveux empreints de paraffine, gazes embaumées. Cela procède d'une superposition de couches, sédimentation à venir, archéologie d'un devenir comme revenir aux sources enfouies d'un noyau paradoxal.

Dans *Être crâne*, Georges Didi-Huberman écrit : "Dans l'oignon, [...] l'écorce est le noyau : plus de hiérarchie possible, désormais, entre le centre et la périphérie. Une solidarité troublante, basée sur le contact – mais aussi sur d'inframincines interstices – noue l'enveloppe et la chose enveloppée. Le dehors ici n'est qu'une mue du dedans." (1)

Il semble légitime de questionner cette étrange expérience d'une sculpture qui s'invente en partie comme stratification d'enveloppes ou de membranes – j'éprouve la sensation de nourrir et de recouvrir à la fois un lieu mouvant, émouvant, seuils instables par lesquels se forclure à l'abri des regards pour au contraire inséminer l'espace de visions intimes sans cesse déplacées.

C'est aller vers une profondeur ambiguë, en ceci qu'elle s'extériorise par couches. J'imagine un ventre organique que les substances animent et meuvent à l'aveugle : visions, voyances et rêveries de la matière fruste. Témoigner de ce geste, c'est pointer ce lien singulier entre tactilité et imaginaire de la matière au creuset de substances pansantes. J'appose mes mains en surface, intuitive caresse ; j'apprivoise le souffle dormant du rêve – cela déploie, par-delà ce qui se donne à voir, une énergie vitale, thérapeutique, réceptacle d'une vie interne, secrète, intimement secrétée.

Note

(1) Georges Didi-Huberman *Être crâne, lieu, contact, pensée, sculpture*, Paris, Minuit, 2000, p. 19-20.



L'émanation des ancêtres (reliquiae) . crédit photographique : © Bénédicte Deramaux

L'émanation des ancêtres (reliquiae)

matériaux & substances maraboutés, 2013

L'émanation des ancêtres / in absentia
- aux marées de l'âtre du monde...

Pierre Fédida, dans une réappropriation quasi animiste de *La Route des morts* de l'anthropologue Rémo Guidieri suppose l'absence comme seul site capable de produire « l'émanation des ancêtres » (1). Cette émanation résulte d'un « oubli mémorisé » (2), que la parole insufflée, essoufflée, en ce qu'elle trame d'inaudible au lieu du transfert, déploie indiciblement. « La condition de la création de l'ancêtre est qu'il approfondisse l'obscurité agissante de l'absent » (3).

J'ai brouillé ma ligne sans l'anéantir, si ce n'est que la brouillant, j'échappe à son *fatum*, du moins j'aime à l'espérer. J'invente du lieu ruiné de la filiation – et de ce que ce site absente irrévocablement – un nom singulier, une présence que le manque insémine et dissémine à la fois.

Quelle que soit la matérialité ostensible de mon travail, il n'est que fictions, le souffle d'un rêve en lequel faire danser la mort peut-être – donc faire danser la vie, tout au moins la mienne, dans le flux, sans rien pouvoir saisir. Seulement être au monde, *hic et nunc*.

La fiction à mes yeux, est ce voile apposé à la surface des choses et permettant de toucher à l'absence originaire – ce qui ne peut advenir...

C'est là une autre ritournelle, qu'il me plaît d'appeler ressac – nouveau sac et peut-être « hottée merveilleuse » (4) – cette fois-ci élargi aux marées de l'âtre du monde. Il contribuerait, ainsi que le feraient les vagues, à diluer les récits déchirants, substituant d'autres récits comme « point de fuite de l'origine » (5). Récits qu'animent alors cette absence originaire et ses figures de retrait, dans l'espoir d'y consentir enfin, sans prétendre rien remplir tant cela semble illusoire – ne serions-nous poussières d'étoiles ?

C'est connu, une vague efface la trace de celle qui l'a précédée, *ad infinitum*...

Notes :

- (1) Pierre Fédida, « L'ombre du reflet. L'émanation des ancêtres », *La Part de l'œil* no 19, p. 195-201.
- (2) *Ibid.*, p. 198.
- (3) *Ibid.*
- (4) Pascal Quignard, *Sordidissimes*, p. 39
- (5) Pierre Fédida, *Le Site de l'étranger, la situation psychanalytique*, p. 15



L'émanation des ancêtres (reliquiae) . détails . crédit photographique : © Bénédicte Deramaux



Talisman/chevelures . crédit photographique © Bénédicte Deramaux

Talisman/chevelure(s)

matériaux & substances maraboutés,
installation, 2012-2013

Maraboutages... éveiller la présence...

Je « bricole » d'étranges objets, reliques ambiguës aux statuts mouvants : il est alors question de maraboutage, à savoir, ne pas seulement user de substances triviales, rebuts éreintés et ruines du souffle, mais éveiller ces matériaux à la présence, amadouer la mort peut-être, sans nier ce qu'elle anime et déchire.

C'est aussi un jeu d'enfant : *marabout'd'ficelle*, fictions et sorcelleries blanches.

Je sacralise la matière, substantialisée, onction tactile en laquelle me prolonger, mon geste tatouant délicatement la peau des choses. J'embaume, je nimbe de paraffine, poudroie cendres d'encens, répands vernis liquoreux, encaustique, huiles lourdes et grasses, gros sel corrosif, brou de noix etc. : imprégnation, distillation. Mon imaginaire suinte et transpire en surface, je ne peux dissocier ce processus de mon corps et de ce que mon corps secrète.

Mon recours au sang de lune advint il y a plus de quinze ans, impulsion nécessaire coulant de source, coulant de la source intime de mon corps. Dois-je y lire une étrange mélancolie consumée au lieu de la perte – on dit « pertes de sang » – ; c'est ici ritualiser la perte en reliquat. Je sacralise ce sang, je l'auratise dès lors qu'il imprègne le tissu, la gaze, les fibres, le bois filandreux. Je songe étrangement au *Voile de Véronique* – puissance auratique de l'empreinte et lenteur de ce processus en ce qu'il révèle : mutations chromatiques, dissipation des humeurs. Ne restent que dépôts usés, une usure en surface – voile léger, ténu, épuisé, et la clepsydre du temps...



Talisman/chevelures , détail . crédit photographique © Bénédicte Deramaux



Talisman/chevelures, détail . crédit photographique © Bénédicte Deramaux



Les Liqueurs I. crédit photographique © Bénédicte Deramaux

Les Liqueurs I

polaroid numérisé,

matériaux et substances maraboutés, 2012

La chose du corps (mon imaginaire anthropologique du corps)

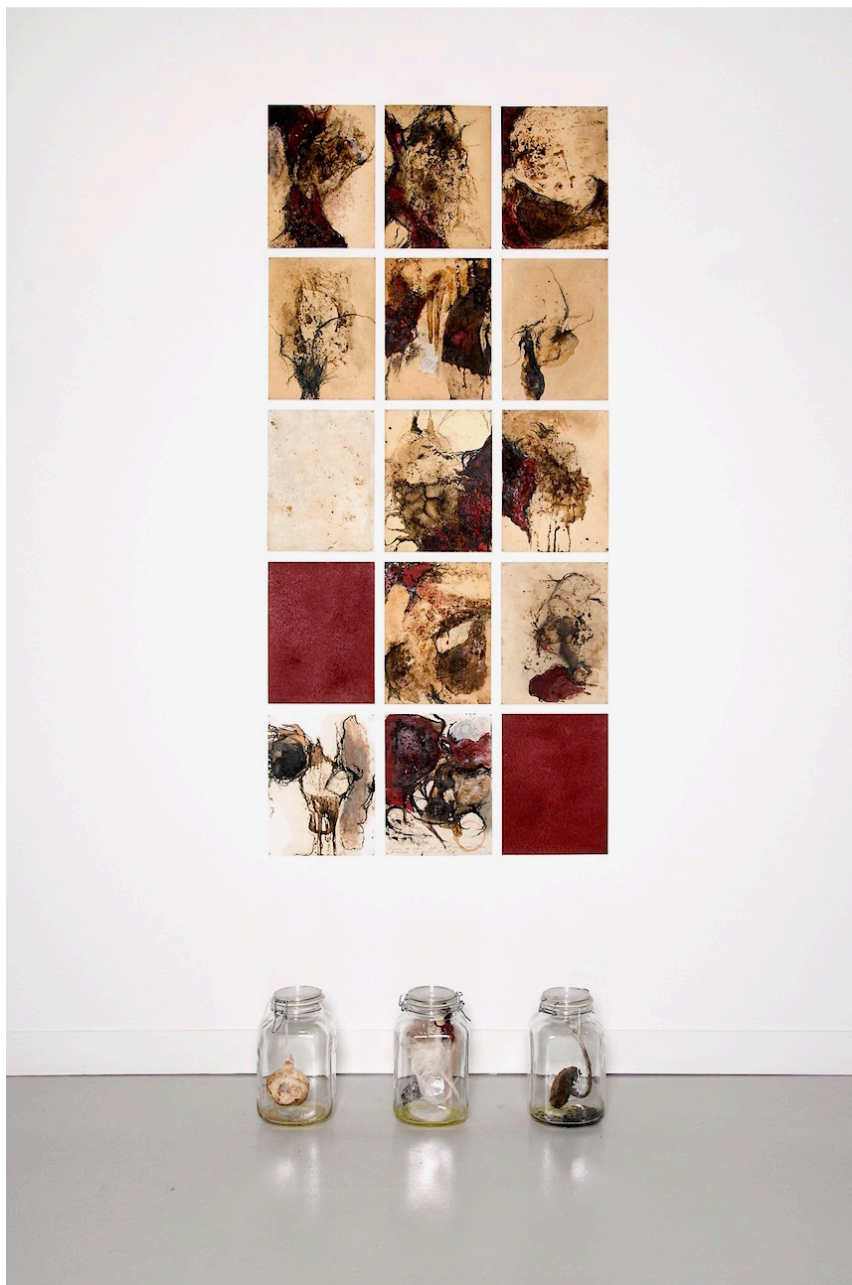
Je suis hantée par le corps, ce qu'il est au monde-flux aux prises avec le temps, la prégnance du mourir. C'est entrevoir par-delà l'agencement formel de l'œuvre – le corps est-il une œuvre ? – cette anarchie des fluides et ce que travaille, déplace, dilue l'incarnation en mon être. C'est aller au corps comme *contenant psychique* : ventre de chair, sac de peau ; en cette panse, l'instabilité entropique des flux, la circulation des humeurs, ce qui s'agite en l'estomac, dans les ovaires, les intestins, lent processus digestif, gestatif, sourds battements du cœur et du sang en mes veines, turbulences anarchiques ou régulées, machineries des poumons et tant d'autres vaisseaux organiques.

Du corps, je retiens cette ample machinerie et ses confins-orifices qu'ils soient ostensibles ou ténus – pores de la peau, respiration tissulaire –, et desquels sourdent les substances sécrétoires.

C'est avec cela que je travaille, perdue en cet imaginaire organique et chimérique à la fois, que le corpus hippocratique, *Le Latin mystique* de Rémy de Gourmont, *Les Origines de la pensée européenne* de Richard Broxton Onians, l'œuvre de Georges Bataille, de Piero Camporesi, de Georges Didi-Huberman et de bien d'autres auteurs ont constellé de rêves étranges : chose du corps et aléas de l'âme. Mais aux visions ostensibles d'une chair que le christianisme stigmatise dans l'outrance, j'appose également la pérennité du flux, ce fleuve ancien dont Héraclite est le sourcier magnifique : *panta rhei, phusis*, « branloire pérenne » (1), et vieilles lunes...

Note

(1) Montaigne, *Du repentir*



Le sang des Limbes . crédit photographique © Bénédicte Deramaux

Le sang des Limbes

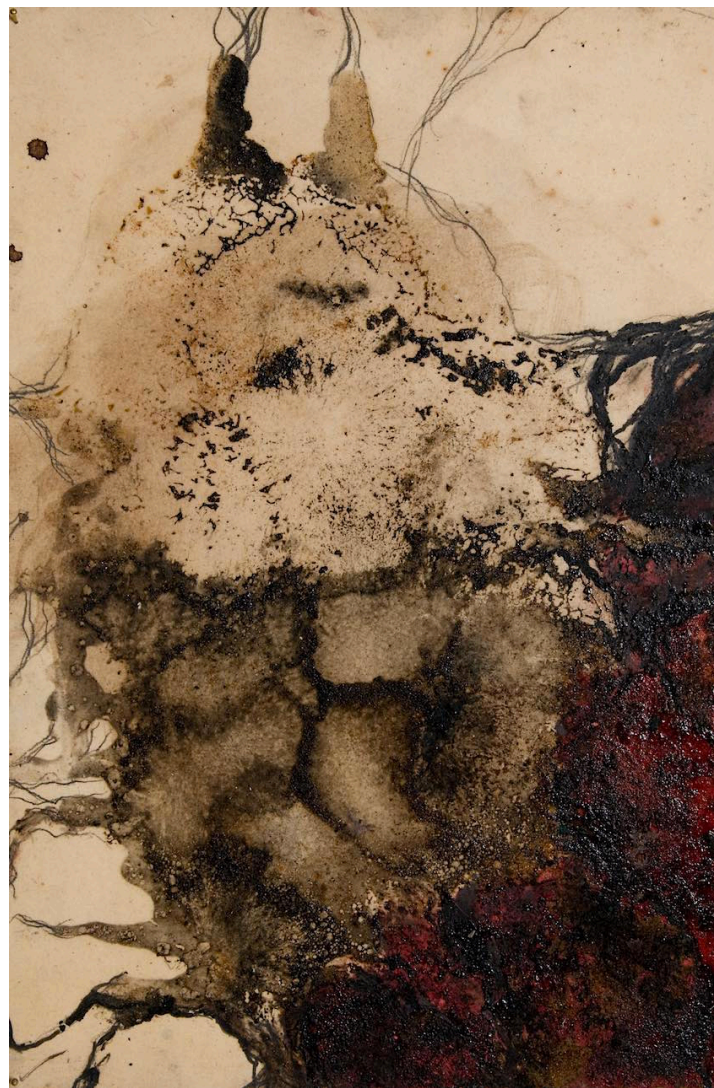
dessins techniques mixtes, bocaux,
matériaux & substances maraboutés, 2009-2011

*Maintenir l'incise du trait dans la texture du limbe.
Que ce qui déchire en dedans soit l'assise en l'entre-deux-chairs.
Que le commencement du verbe advienne en l'abîme,
Qu'au vertige des voix l'inaudible déchire l'assise.
Que l'assise soit incise au déclore-du-limbe.*

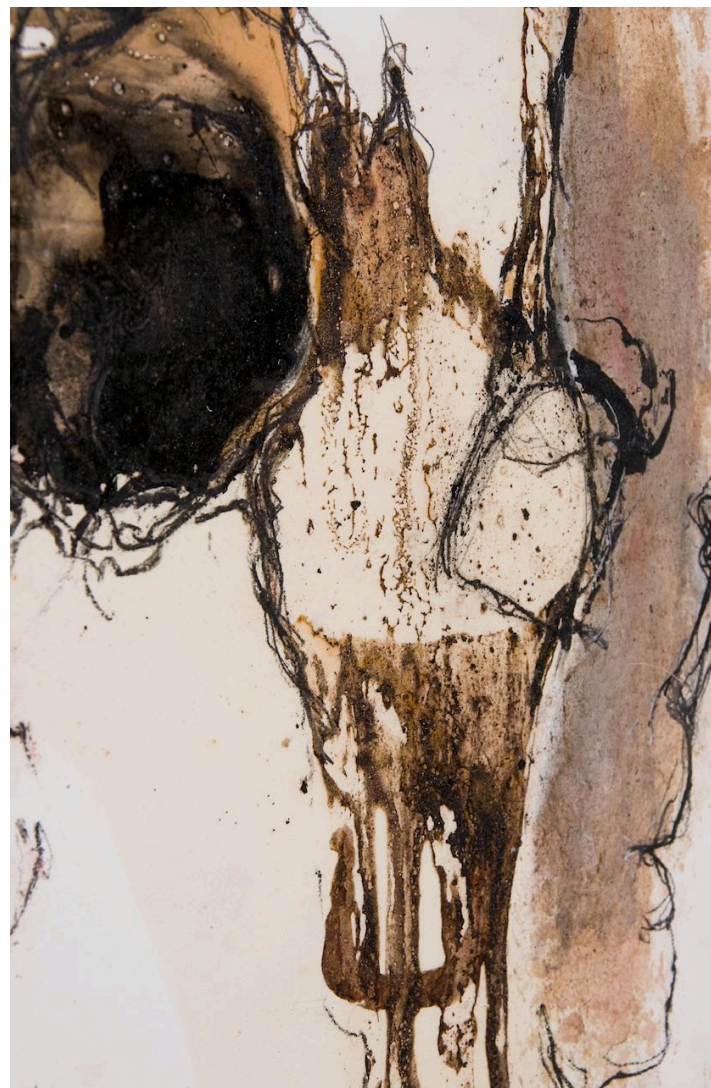
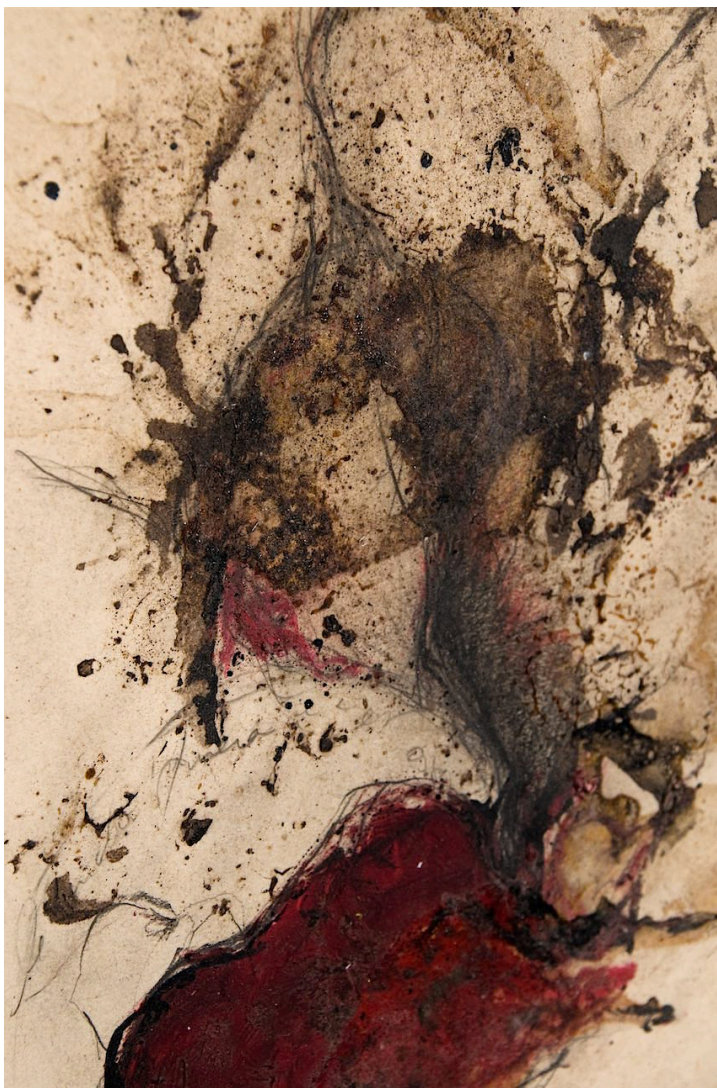
extrait de mon recueil de poésie *Histoires Indécises*



Le sang des Limbes, détails . crédit photographique © Bénédicte Deramaux



Le sang des Limbes, détails . crédit photographique © Bénédicte Deramaux



Le sang des Limbes, détails . crédit photographique © Bénédicte Deramaux



Seror Hayayim (le sachet des vivants) . crédit photographique © Bénédicte Deramaux

Seror Hayayim (Le sachet des vivants)

matériaux & substances maraboutés, 2012

Seror hayayim, le sachet des vivants : l'entre est l'ancre

Du corps m'importe la châtse de chair, son enveloppe charnelle. Extravasant mon corps en corps de l'œuvre – c'est du moins l'une de mes fictions – je ne peux négliger la prégnance du contenant, actif, et seulement envisager le contenu. Selon la psychanalyste Martine Pagan : « *Seror hayayim*, en hébreu, expression énigmatique traduite par "le sachet des vivants", n'apparaît qu'une seule fois dans la Bible, en I. Samuel 25,29 : "Si un homme se lève pour te poursuivre et attenter à ta vie, que ton âme soit enfermée dans le sachet des vivants auprès de Yavhé, ton Dieu, tandis que l'âme de tes ennemis, il la lancera à l'aide du creux de la fronde." Le sachet semble bien désigner ici le lieu où le principe de vie est conservé. [...]. Cette métaphore du sachet, corps protecteur de la psyché, nous semble une belle et poétique intuition de la fonction différente de conteneur passif ou de contenant actif que les énergies psychiques permettent à l'enveloppe corporelle de remplir.» (1)

Cette notion que le sacré transborde précise ce qui anime ma geste. Il est ici question de présences invoquées dans l'indistinction, ou tout au moins dans l'enchevêtrement du noyau et de ce qui

l'enveloppe, le nimbe : je peux alors, au fil du temps, renoncer aux châsses transparentes (boîtes en plexiglas, globes ou bocal de verre). Ces tendres membranes que j'appose, parfois imperceptibles (paraffine, vernis, sang de lune, encaustique...) transfigurent les surfaces, réaniment l'énergie, pellicules-flux, maraboutages. Ces reliques – fictions alors désassujéties de leurs châsses – peuvent éclore sans protection ostensible, libres de déployer leurs flux... jusqu'à laisser advenir l'enveloppe comme relique auratisée, autonome, « mue du dedans » bien que guenilles. L'ombre et les enchevêtrements filandreux maintiennent et brouillent à la fois leur lien avec d'étranges noyaux, breloques ou graines séminales. Démultiplication des reliques, tensions névralgiques entre l'enclure et le déclure, va-et-vient continu, rythmique. Contenus et contenants entrelacent leurs fibres, jusqu'à diluer leur statut. L'entre devient ancre ; en ces interstices ou espacements œuvrés, se déploie un entrelacs de fictions embuées aux marges du visible.

Note :

- (1) Martin Pagan, « Psychisme et structures d'emboîtements », in *De l'écrin au cercueil. Essai sur les contenants au Moyen Âge*, sous la direction de Danièle James-Raoul & Claude Thomasset, Paris, P.U.P.S., 2007, p. 246.



Seror Hayayim (le sachet des vivants). - détails - crédit photographique © Bénédicte Deramaux



Seror Hayayim (le sachet des vivants). - détails - crédit photographique © Bénédicte Deramaux



Les Sordes, Les Lucioles (La chambre des Mystères) . crédit photographique © Bénédicte Deramaux

Les Sordes, Les Lucioles (La chambre des Mystères)

matériaux & substances maraboutés,
installation, 2012-2013

Nous devons donc nous-mêmes – en retrait du règne et de la gloire, dans
la brèche ouverte entre le passé et le futur – devenir des lucioles et
reformer par là une communauté du désir, une communauté de lueurs
émises, de danses malgré tout, de pensées à transmettre .

Georges Didi-Huberman,
Survivance des Lucioles

La petite salle attenante, plongée dans la pénombre, abrite une
suspension : *Les Sordes*. Disposés sur le sol dans leurs globes de
verre : *les Lucioles* et leurs nids de fibres échevelées.

Les Sordes sont *substance-rêve* filigranée, une émanation flottante
dans l'obscurité moite où *toucher au mort*
(vieilles peaux, ectoplasmes, enveloppes & dépouillement tout à la
fois – décharnement, muer, se rénover aussi... Vieux sacs et sachet
des vivants...)

C'est là amadouer, peut être nourrir et ensemençer quelques
fantômes intimes, faire œuvre de sépulture, se ré-originer dans la
pérennité du cycle, (flux anciens & vieilles lunes).

Neuve gestation : racler, user du corps ses membranes empoissées,
aller à pas menus vers *les Lucioles* - survivances...

Noix de coco et tournesols comme des œufs, petites ritournelles
entêtées en leurs corolles de gazes et de fibres

au sol

car toujours le sol est une prière...



Les Sordes, Les Lucioles (La chambre des Mystères) . détails . crédit photographique © Bénédicte Deramaux



Les Sordes, Les Lucioles (La chambre des Mystères) . détails . crédit photographique © Bénédicte Deramaux



. Zero (Tabula Rasa)

2 séries de photographies numériques, dimensions variables, 2016

Tabua Rasa ou la Brisure des Vases...

Les Vases, là, emplis du Vide, dans le vide
 un éclat (Brisure des Vases) éclair de
 ruines), les ruines seront ton souffle, seront
 l'En-Bas, les terres de l'En-Bas et le petit peuple
 fracassé, et le fracas des voix, inaudibles...

En ces terres arides, désertées d'un imaginaire familier, la palpitation mémorielle de *Capri Battery* de Joseph Beuys distille sa lumière ténue quoique solaire – l'acidité du citron impulsant un faible courant électrique. D'autres images adviennent alors, entremêlant leurs strates résiduelles : l'ampoule de *Guernica* (Picasso) nichée en son œil au sommet d'une pyramide, l'œil omniscient du Dieu trinitaire, rayonnant et enclos en un triangle et cette scène du film d'Orson Welles (*Le Procès*, d'après Kafka), où une ampoule oscille inexorablement, sa lumière inquisitrice vrillant l'espace anamorphique et ses êtres confinés, piégés en une pièce minuscule. Ces images en leur pouvoir d'invocation aimantent une fiction tâtonnante... J'entrevois l'ampoule comme vecteur symbolique d'une Immanence menacée, sans doute absente, reliquat de projections intimes. L'Immanence se conjoint à un imaginaire en perte de repère(s), désarrimé (dilution des récits édifiants en ce qu'ils figuraient de possible refuge).



Le medium photographique, imprégné de visions spiritiques, est ici captation d'instances instables aux aléas des substances. Le bruit numérique, résultant de voiles écraniques ou fragmentations agrandies, exacerbe l'indétermination des figures (flottement spectral de l'entre-deux). L'énergie convoitée n'est plus électrique, mais se diffuse selon diverses stases : liquides, huileuses, solides, gazeuses, poudreuses...

Les séries n'ont de sens qu'au creuset des rythmiques qu'elles impulsent : *musicalité du vide* en la brisure des vases, mais sans doute est-ce la vie en ses flux, possible réassourcement en d'autres stases, incertaines.

Consentir à *Tabula Rasa*, ce n'est pas tant nier ce qui fut, qu'accepter la perte fracassante, mais aussi le fracas du ressac au défilement infini de ses vagues. Ne serait-ce alors, selon une voie apophatique, puiser en l'énergie des brisures le réenchancement ténu du « creux néant musicien » (Stéphane Mallarmé) ?

Chevirat Kelim – la Brisure des Vases, désigne selon Isaac Louria, cette seconde phase de la Création du Monde succédant au Retrait du principe Divin – *Tsimtsoum*. Ce retrait crée un Vide en lequel subsiste un résidu de lumière, qui jaillit alors – selon un principe de séparation –, des yeux de l'homme primordial : *Adam Qadmon*. En résulte la brisure des Vases de la Connaissance, ce qui « introduit dans la création un déplacement. [...] Tout est désarticulé. Tout est désormais imparfait et déficient, en un sens "cassé" ou "tombé". Toutes les choses sont "ailleurs", écartées de leur place propre, en exil » (Marc-Alain Ouaknin, *Tsimtsoum, Introduction à la méditation hébraïque*, Paris, Albin-Michel, coll. « Spiritualités Vivantes », 1992, p. 33.) Cet événement fondateur, (dont le pendant exotérique est l'expulsion du Paradis), légitime cet état d'errance inhérent à l'humain, exilé en un monde défailant, altéré, dépourvu d'unité.

DESS(E)INS - carnets de recherches



Orpheus (dentro Bardo)

Carnet de recherches . *Le blanc du Dieu* .

techniques mixtes sur carnet (21 x 16 cm.), mines de plomb, brou de noix, encre de chine, pastels gras, fusain, cire, polaroid, gouache blanche, vernis gomme laque blond, micropore, pages de livres anciens, monnaie du pape, fils de chanvre, etc.

2019-2020

L'image traverse, fugitive ; reliques et rebuts épars en aimantent le fraying.

Apprivoiser ces traversées fugaces, élargir la prescience d'installations à venir, creuser ce qu'elles recèlent d'imaginaire.

Les mots s'entrelacent aux textures - dessiner à béance des mots et poèmes.

C'est ralentir le temps, échapper à l'asphyxie du quotidien, nicher en l'ailleurs, ici présence.

Mais aussi prendre refuge dans la transparence liquide du songe...



Orpheus (dentro Bardo)



Orpheus (dentro Bardo)



Orpheus (dentro Bardo)



Netron chin
"fond" - BASHO
hair / head, feet
ventral - stout
South.

Orpheus (dentro Bardo)



Orpheus (dentro Bardo)



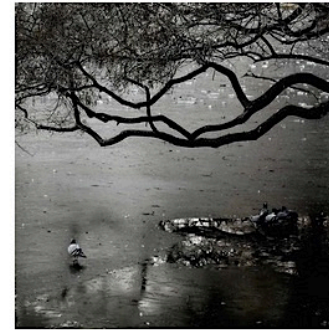
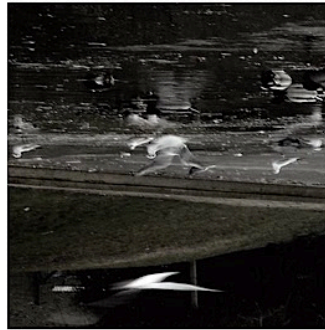
Le fagot (asseoir le monde)



Fer blanc - dépasale -
- Fantôme -

Le fagot (asseoir le monde)

MATIERE NOIRE

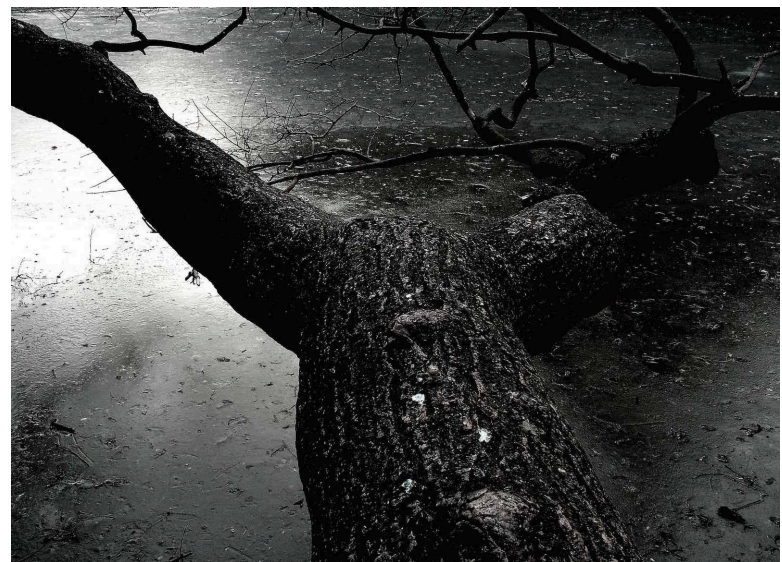


Matière Noire

photographies numériques, dimensions variables
Les Buttes Chaumont, Paris, hiver 2002

Le propre du visible est d'avoir une doublure d'invisible au sens strict, qu'il rend présent comme une certaine absence.

Maurice Merleau-Ponty, *L'oeil et l'esprit*



HAÏKUS PHOTOGRAPHIQUES (cycle)



22 mars 2020 / PRESENCE ici-bas / furtivité des songes / des cieux cueillir la déhiscence ...

Haïkus photographiques

Présentation de la globalité du cycle

photographies numériques et mots-mondes

Nœuds : touts et non-touts, rassemblé séparé, consonant dissonant ;
de toutes choses l'un et de l'un toutes choses
Héraclite, *fragment 10* (1)

Le premier confinement (17 mars – 11 mai 2020) initie ce cycle de *haïkus photographiques* dont la cohérence, outre le fait de conjoindre images et *mots-monde*, réside en cette caractéristique quasi protocolaire : témoigner d'une déambulation dans un territoire restreint, très proche du lieu où je vis (quartier des Amidonniers, Toulouse).

En dépit de l'exiguïté de ce territoire se déploie une liberté d'errance paradoxale : marchant et photographiant, je me réapproprie une temporalité où me reconnecter au flux du vivant, sa pérennité (*panta rhei*), attentive à la respiration du monde comme à ce que dessille et révèle le passage des lumières et des saisons. Limites et frontières ne cessent de trembler ; elles se brouillent, élargies à l'aune d'une climatologie immersive et nourricière.

Je prends le temps de voir, autrement, libre d'instaurer dans la patience et l'ouvert d'un regard, cette fiction assourçante, qui est aussi ma façon de résister à l'effondrement d'un monde épuisé, à l'emprise de la ville, à ce qui nous désolidarise de la sève du vivant : *ancrage* (ou ne jamais plus oublier la *gravité* de l'incarnation).

C'est également nourrir un dialogue avec le ciel : *poétique de renversement*, jeux de reflets dans les eaux pour dire l'en-haut et ses mouvances célestes ; prégnance du cosmos, relativité du temps et des distances, relativité de l'espace. Notre planète, héliocentrée, est grain de sable dans l'infini ; de plus amples flux la meuvent.

Les briques du vivant viennent de loin ; nos corps ont « l'âge de l'univers » (2). En toutes choses de ce monde, un *alphabet* cosmique (ou particules élémentaires), dit cette origine commune. *Sidération* - ou ne plus tout ressentir à l'aune étroite de notre anthropocentrisme.

Ces haïkus photographiques, focalisés sur l'infime, tentent de célébrer ce mystère sacré de la vie ou ce que je nomme, pauvrement, *la beauté du monde*.

NOTES :

- (1) Héraclite, *Fragments*, (traduction de Marcel Conche), Paris, P.U.F., coll. Épiméthée, 1998, p. 433.
- (2) « Les quarks, les particules élémentaires de la nature qui composent la matière, sont apparus il y a 13,78 milliards d'années. » in Aurélien Barrau, *Trous noirs et espace-temps*, Bayard, les petites conférences, Paris, 2018, p.34

Haïkus Photographiques / des confins immédiats
Présentation

aux confins du confinement ... printemps 2020

Je ne tomberai pas. J'ai atteint le centre.
J'écoute le battement d'on ne sait quelle divine horloge, à travers la mince cloison charnelle de la vie pleine de sang, de tressaillements et de souffles.
Je suis près du noyau mystérieux des choses comme la nuit on est quelquefois près d'un cœur.
Marguerite Yourcenar, *Feux*

Protocole

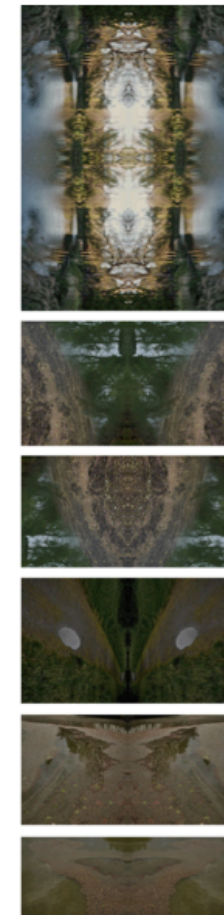
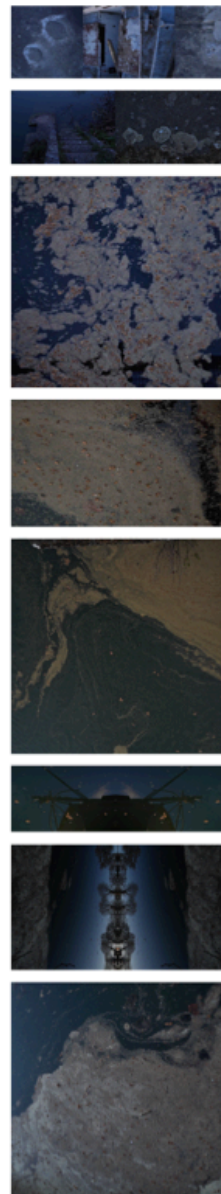
=> n'utiliser que des photographies faites durant la période du confinement (du 17 mars au 11 mai 2020) et dans les limites du périmètre alloué, à distance d'un kilomètre du domicile (quartier des Amidonniers et des Sept Deniers et plus précisément : le Bassin des Filtres, le Port de l'Embouchure, l'entrée de la coulée verte face au Bassin des Filtres, le parc des Ponts Jumeaux, quelques rues des Sept Deniers, et très partiellement, les digues de la Garonne et les berges du Canal des-Deux-Mers).

=> chaque jour, ou presque, finaliser un "haïku photographique" en puisant librement et sans contrainte chronologique dans cette série de photographies ; série qui logiquement, s'étoffe au fil des jours.

=> chaque soir, ou presque, envoyer par mail à un groupe d'ami.e.s le "haïku photographique" du jour ; à savoir une photographie conjointe à son très court poème.

Ces envois datés scandent et ritualisent l'écoulement de cette étrange période.

Processus d'échanges, flux et partages ; que soient ici remercié.e.s ces ami.e.s pour leurs retours confortants et généreux.



L'annonce du confinement est abrupte ; les jours qui suivent oscillent entre sidération et irrépressible besoin de s'informer. Mais la médiatisation de cet étrange virus est elle même virale, mortifère tant elle déborde l'espace intérieur. Se sont tus en contrechamp les bruits de la ville ; une nappe de calme inédite se déploie et le bruissement du printemps devient audible.

J'ai très vite l'intuition que la période sera longue, dans une solitude qui peut être bienvenue à la condition de conjurer la peur (car elle asservit et vulnérabilise les défenses immunitaires et j'ai de légers symptômes - fièvre, courbatures, perte d'odorat).

Il importe dès lors de se *déplacer*, de s'ouvrir à d'autres rumeurs, d'ancrer le corps dans la présence, *hic et nunc*.

La série *Des confins immédiats* n'est pas préméditée ; son impulsion relève d'un hasard heureux : la Fondation Ecureuil pour l'art contemporain propose une *chasse aux nuages* photographique en lien avec l'exposition *Nous ne savions pas ce que vos yeux regardaient*.

Dilater l'espace exigü du confinement en l'ouvert du ciel,

attentive à sa climatologie mouvante comme à sa constante respiration me semble une belle échappée ; c'est aussi cesser d'être obsédée par mes symptômes et l'omniprésence médiatique du covid.

Le triptyque initiant ce travail juxtapose trois images prises à travers le verre dépoli d'un bocal : jeux de rythmes, pulvérisation de ce qui se donne à voir en cette fragmentation anamorphique du paysage immédiat. Je privilégie déjà textures et détails comme ce trouble où se brouillent les échelles. L'infime est alors illimitation du monde, ou *recréation fictionnelle de mondes*.

Dès lors, pourquoi ne pas ritualiser mon quotidien en élaborant chaque jour un montage photographique accompagné d'un court texte poétique ?

La météo exceptionnelle qui prévaut les premières semaines de confinement - ciel bleu immaculé - m'incite à déplacer mon regard. Mes pérégrinations journalières au sein du périmètre imparti seront alors des excursions photographiques, attentives aux moindres détails.



24 mars 2020 / nuages pour rêver mouvances célestes , nos âmes arrimées /
mais le regard allant à l'allant du désir : / voir, essaimer ...

Au fil du temps, ce projet se précise et renoue avec ce qui hante ma pratique artistique : proposer d'étranges récits elliptiques, cosmogonies défailantes et lacunaires où célébrer l'extase du présent, aller à l'essentiel, sans complication, poreuse à l'exceptionnelle vitalité du printemps.

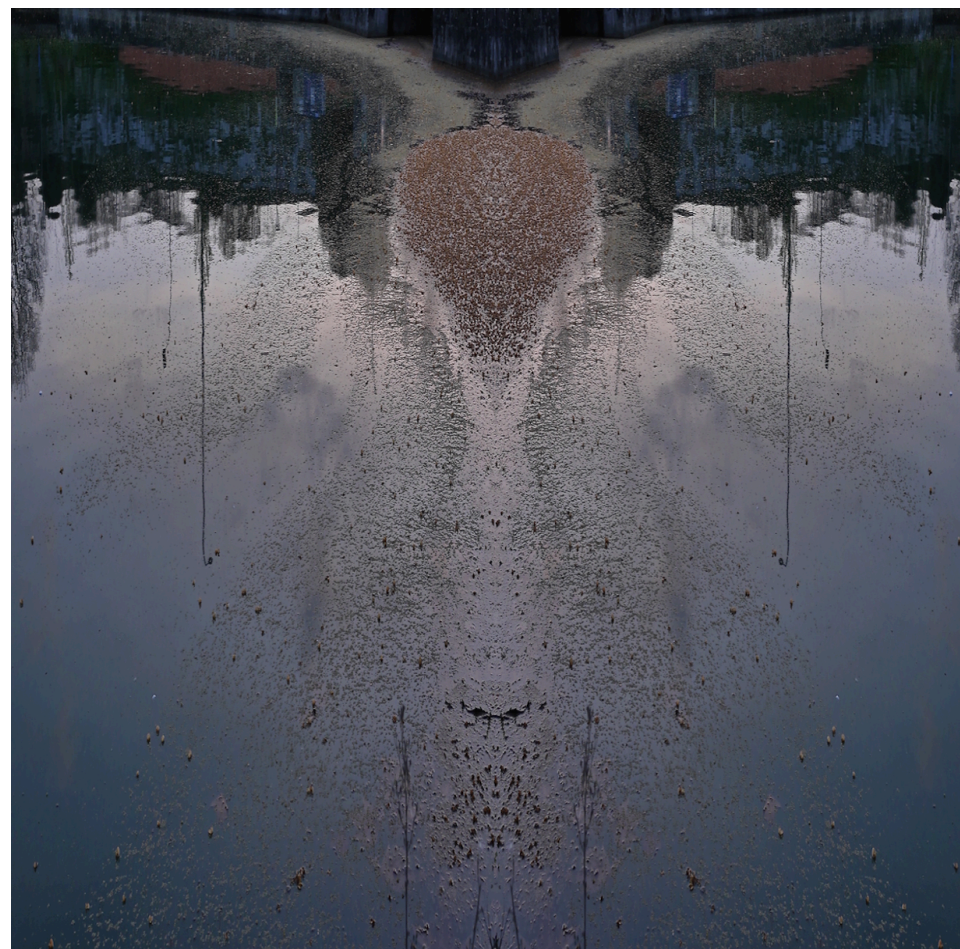
Ces *haïkus photographiques* constituent ma réponse au confinement.

Je conjoins à l'exigüité du périmètre alloué une *dilatation temporelle* au creuset de la présence ; *l'espace s'illimite alors*. C'est brouiller l'échelle du territoire, se soustraire aux limites imparties, puisque je ne dissocie plus le monde de l'*expérience immersive d'être au monde* – infinie.

Là sont mes *confins immédiats*.



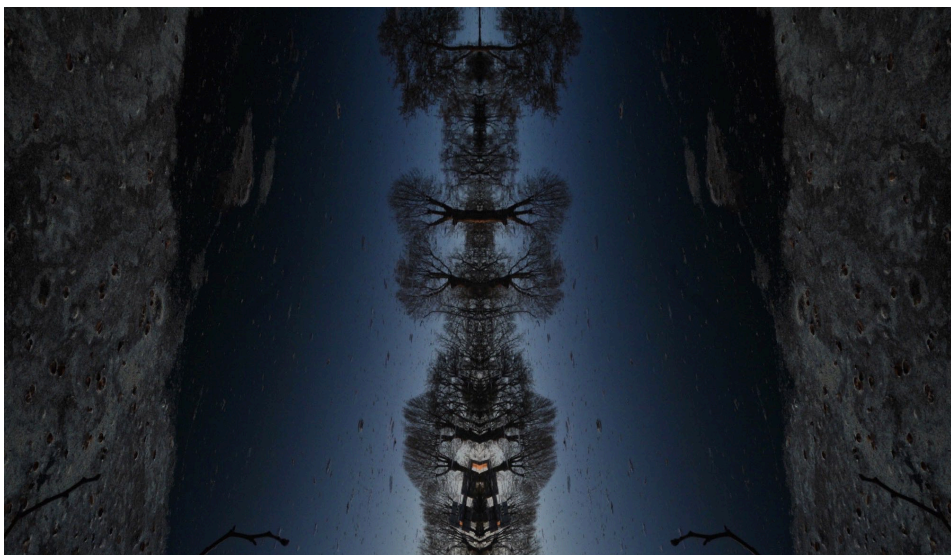
25 mars 2020 / Pollinisation stellaire / lichens gazeux / nos traces à pas furtifs...



28 mars 2020 / à flux constants / liqueurs d'espaces/ nos vertiges ont l'exactitude du ciel...



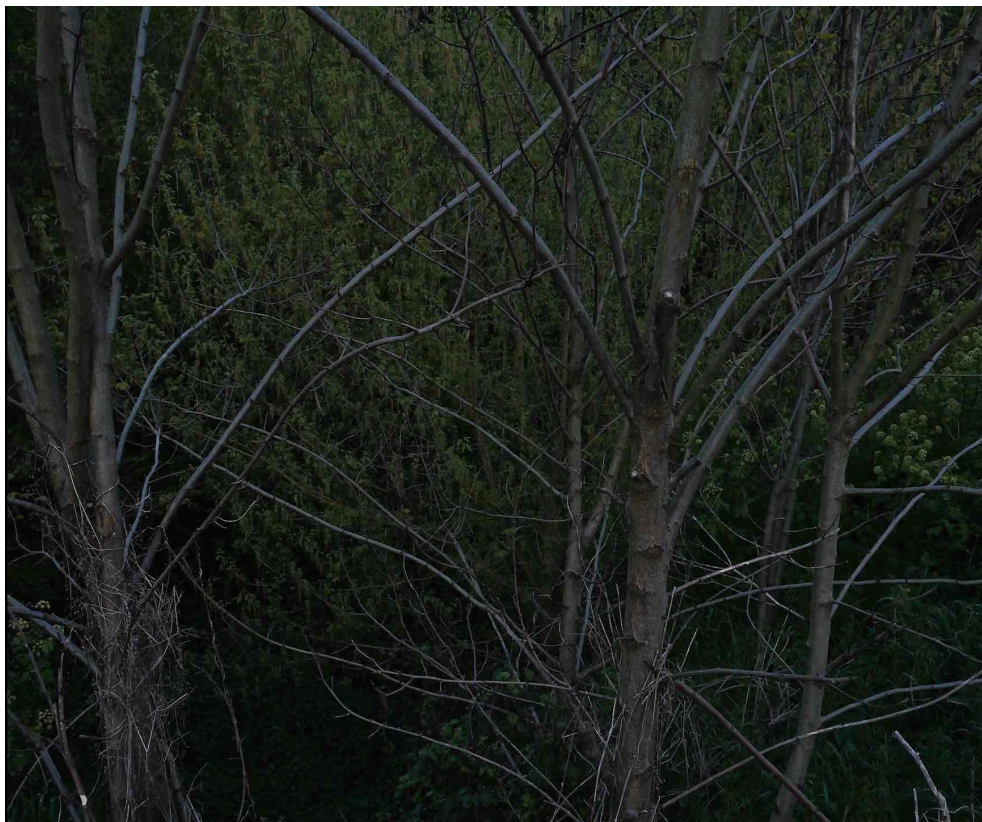
6 avril 2020 / satellite aqua-lunaire / en l'obscur du silence / ici nagent les lucioles ...



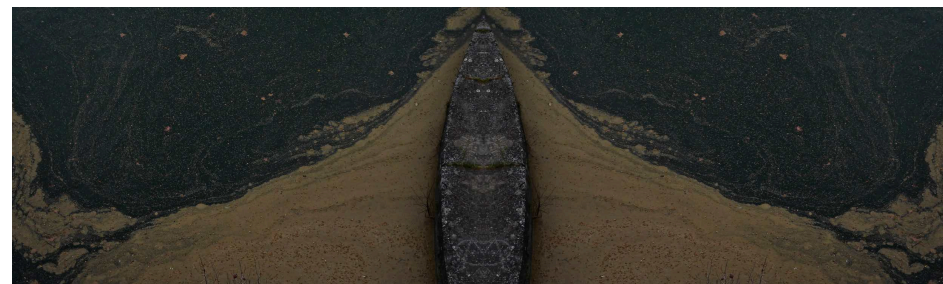
7 avril 2020 / veille l'Idole / crépusculaire, adorante / à demeure des moires ...



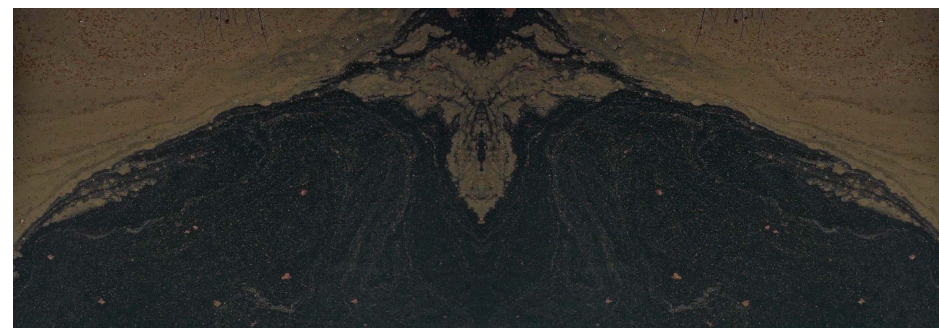
15 avril 2020 / l'infime se dilate / toucher des astres / et poussières ...



22 avril 2020 / forêts obscures / en l'ombre familière / des temps fantômes



23 avril 2020 / placides dérives / et ors muant / au noir des ondes ...



24 avril 2020 / du souffle, la diaprure séminale / les vents solaires / et nos poussières ...



3 mai 2020 / mouvances entre mondes / qui ne commencent /
ni ne s'achèvent ...



5 mai 2020 / topographie du sacré / en l'outre-mondes / des prismes ...

Haïkus Photographiques / demain les herbes
Présentation

premiers jours du mois de juin 2020 – post confinement

Fragment *indécidé* du jardin planétaire, le Tiers paysage est constitué de l'ensemble des lieux délaissés par l'homme. Ces marges rassemblent une diversité biologique qui n'est pas à ce jour répertoriée comme richesse.

Tiers paysage renvoie à Tiers état (et non à Tiers-monde). Espace n'exprimant ni le pouvoir ni la soumission au pouvoir ...

Gilles Clément, *Manifeste du Tiers paysage*

Le 9 mai 2020 - deux jours avant que ne s'achève la période de confinement, des agents municipaux rasant les herbes hautes et folles qui bordent le Bassin des Filtres. Dès lors, ces coupes brutales se succèdent ; elles scellent la réappropriation d'un espace qu'une trêve inédite avait partiellement "ensauvagé".

Bien que demeurent les arbres, leurs frondaisons immenses et ce qu'ils protègent, l'agitation urbaine refait surface. Elle corrode la substance d'un temps décéléré, cette nue présence au monde, *hic et nunc*.

Contre-champs ambigu *Des confins immédiats, Demain les herbes* en prolonge cependant le souffle poétique comme la porosité du regard, attentifs à ce que dessillent plantes, végétaux divers, infimes *mirabilia* et ondes moirées ; similitude du territoire restreint que perfuse et dilate une climatologie immersive.

Mais ma perception du temps diffère : précipitée, intranquille.

L'anthropocène hante en filigrane cette série. Réalisée en quelques jours, seulement, cette dernière confronte mes rêves de Tiers paysage, l'exubérance d'une nature libre, foisonnante, et ce que l'homme régule, assagit, "désensauvage".

Se mêlent aux trois séquences de *Demain les herbes* quelques rebuts photographiques issus de la période du confinement. Sans-doute est-ce maintenir *le fil d'Ariane* en cette constance animiste du récit, quelles qu'en soient les discontinuités erratiques, l'obscur cosmogonie...

Une nappe de pollen flotte à surface du Bassin des Filtres, stagnant essentiellement dans la partie haute qui jouxte le boulevard du Port de l'Embouchure (Ponts Jumeaux).

C'est la toute fin de mai, les premiers jours de juin. Les arbres exsudent l'ivresse du printemps en cette persistance d'une odeur lourde, poisseuse, presque insoutenable - et qu'une météo anormalement chaude, scandée de pluies diluviennes, amplifie.



La présence éphémère de cette nappe pollinique aimante mon désir de faire image et poème ; elle ne cesse de se transformer, stagnant ou se dispersant au grès des souffles, dessinant à surface spirales et flux circulaires. L'eau reste accueillante, mais finira par boire ces particules poudreuses.

Photographiant, je tente de saisir ces mouvances instables, sans les figer cependant, le montage des séquences impulsant d'autres respirations. Cette nouvelle série advient d'un bloc, et conjure sans doute mon humeur maussade face aux coupes incessantes, la reprise du trafic, l'agitation fébrile d'un monde oublieux du silence. Le pollen imprègne chaque séquence des *Haïkus photographiques* ; il fut ce printemps pur prodige, source constante d'émerveillements et creuset d'imaginaires, *tamisant mon regard*.

Vents et souffles le transportent ; flottant entre terre et ciel, il participe de cette substance séminale de l'air : *genitalis spiritus mundi* (1). Il ensemence continument la terre ; nomadisme de ses flux épars, dilatation d'un espace ouvert, toutes frontières abolies, toutes plantes mêlées, sans distinction. La colonisation pollinique du territoire affirme la prégnance du cycle originel, son auspiciuse pérennité, quand bien même se brouillent les saisons.

La crise sanitaire ayant suspendu dès la mi-mars tout entretien de la végétation, fleurs, arbustes et arbres, libres de toute taille, n'ont cessé de répandre pistils et graines en cycles rapprochés.

Ronces, massifs embroussaillés, plantes invasives et herbes sauvages ont proliféré, colonisant d'un même souffle espaces entretenus et friches délaissées, dès lors "espaces d'indécision" (2) ou tranquille amorce *d'un Tiers paysage*.

Les coupes qui suivirent n'en furent que plus violentes.

Digressions :

Qu'est-ce qu'*entretenir les zones vertes* de la ville ?

Je veux en ignorer la logique. Je pense de cet *espace-temps* marginal que condensa le confinement en mes pérégrinations quotidiennes et immersives entre chien et loup, respirant autrement, écouteuse d'un printemps inouï, et dont j'ai pu ressentir de jour en jour, l'exceptionnelle vigueur pulsatile.

Le quartier des Amidonniers, extrêmement végétalisé et cerné par les eaux, alterne lieux entretenus et friches obscures où se terrent *les invisibles* (bêtes et marginaux).

Il est ici question de lisières, de marges oscillantes, de l'ombre et des peurs tapies ; peur des autres, peur de ce qui se soustrait à la norme et à l'autorité - *terra nullius* - peur de ce qui prolifère librement.

C'est aussi, en filigrane, *la peur du Sauvage* que l'imaginaire hanté des vieux contes relate.

Cet imaginaire perfuse *Demain les herbes*, fiction spectrale, quand bien même ancrée dans la concrétude d'un *topos* familier

Les herbes sont ici paradigme d'une résistance ténue mais obstinée : persistance de l'infime.

Bien que rasées, elles reviennent inlassablement, *mauvaises herbes* infiltrant le bitume, colonisant bords de route, fissures dans le mur, chemins établis ... Elles recouvrent ruines et déchets, *herbes sourcières et sorcellerie ombreuse* ; c'est alors rêver l'obscur de *l'endessous-terre* - sous-sol qu'une intense vie racinaire et symbiotique, dans la lenteur pérenne du cycle, anime.

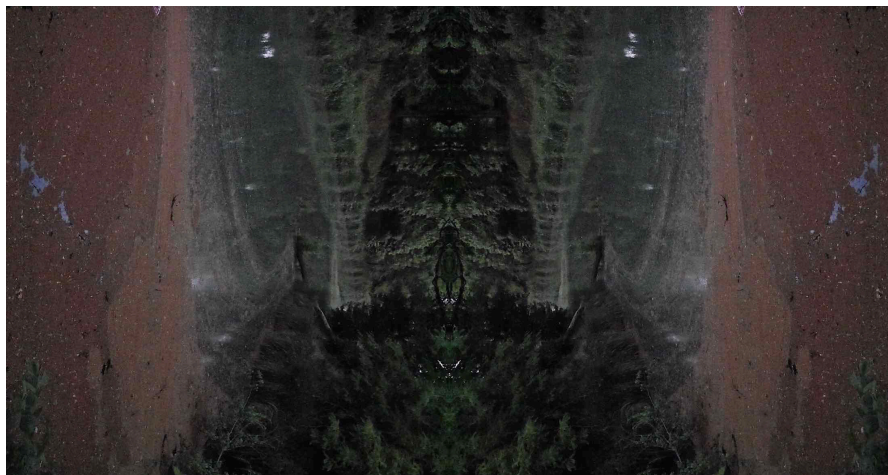
Infinie résilience du végétal...

Le Tiers paysage est ici support d'une translation rêveuse, il n'est plus seulement *réserve* territoriale, mais *réservoir d'imaginaire, ensauvagé, aux marges du visible*.

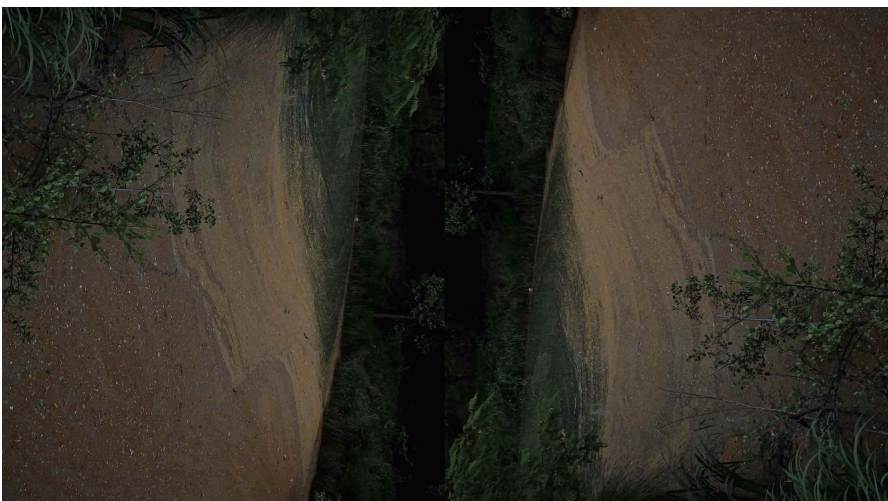
NOTES

(1) : "souffle générateur du monde" selon Ovide, Pliny l'ancien et Lucrèce

(2) : Gilles Clément, *Manifeste du Tiers paysage*



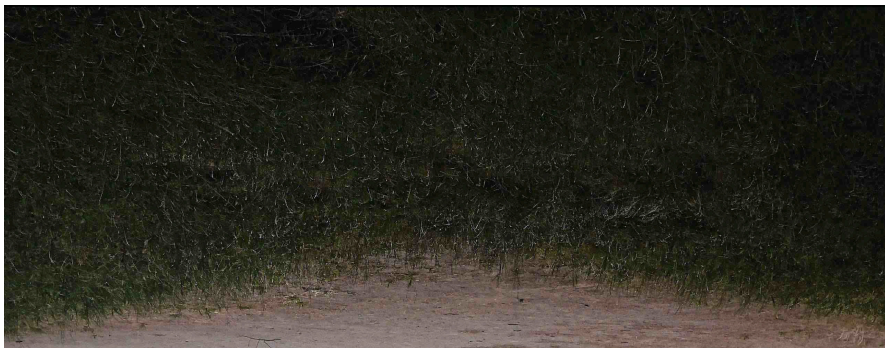
. dérives pulmonaires / où dansent, spectrales / nos ombres .



. quantique vortex / d'un monde reclos / que dilatent souffles et pollens .



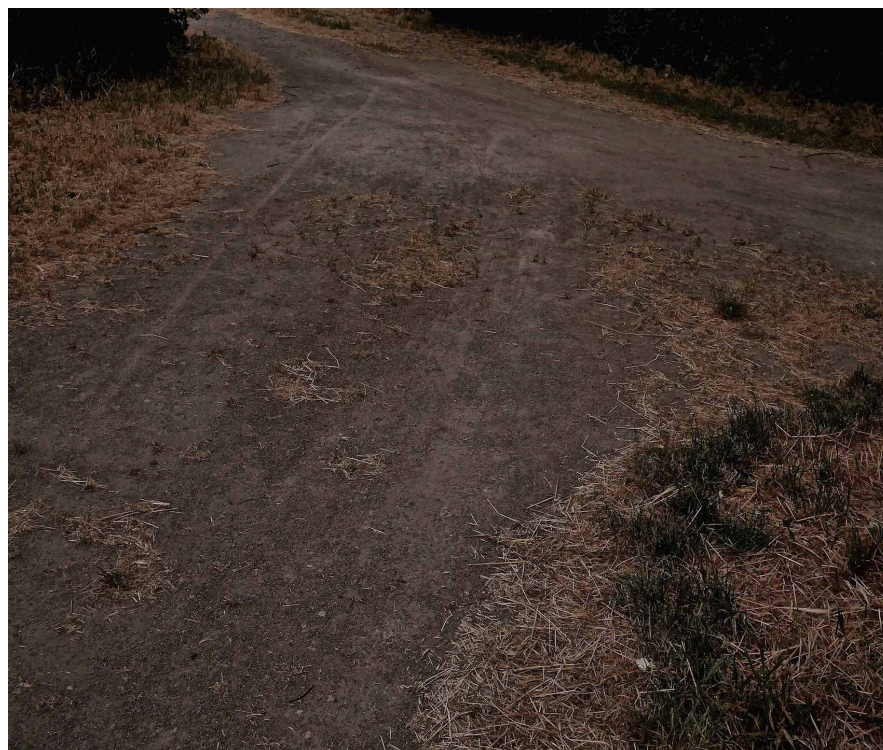
.
bascule poudreuse / à dérives polliniques / en l'outre-rive, aller .



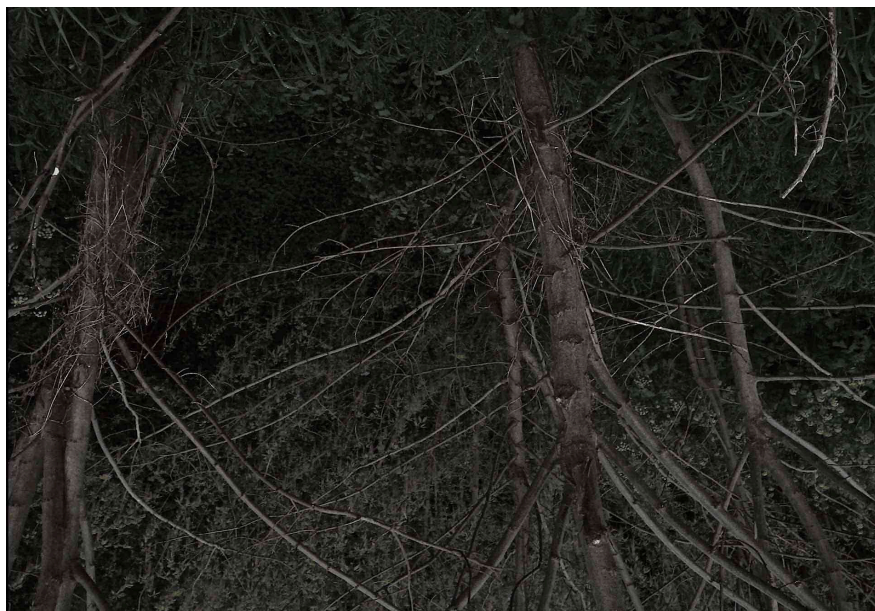
. flairer en toutes traces / l'ombre buveuse / à courbure de stases .



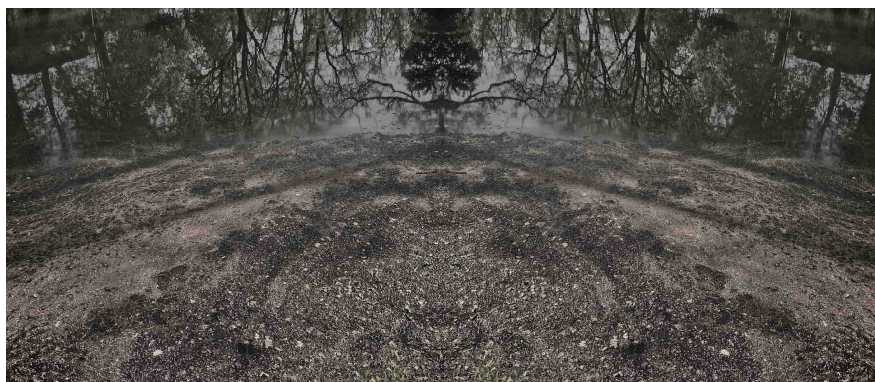
. déshérence du cycle / en nos gestes rapaces / paille de printemps
à bouche de bitume .



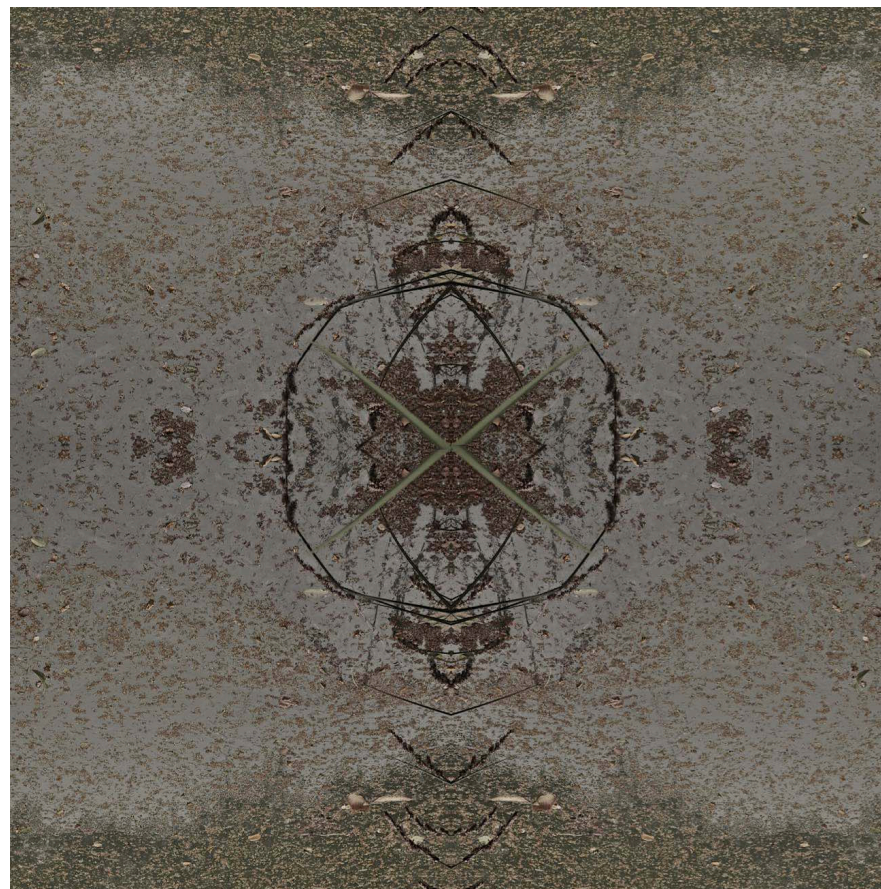
. encore marcher / à dissipation du soi / liquide topographie de l'errance .



. herbes, ronces et branches / venue de l'ombre / la presque jungle .



. frissonnent à surface / mouvances et buées / la claire-voie du souffle .



. survivance du pentacle / au promontoire / des songes .



Haïkus Photographiques / demain les herbes
Installation photographique

photographies numériques impression dos bleu, mots-monde, terreau, cendres d'encens, gazole. Dimensions variables. Juin 2020-2021. Co-production Lieu Commun – artist run space & Université Toulouse –Jean Jaurès.

Installation exposée dans le cadre de l'exposition collective *Beyond Concrete Jungle* du 20 novembre au 18 décembre 2021, à Lieu-Commun, Toulouse - Commissariat : Camille Prunet

Je remercie Camille Prunet pour son invitation mais également ses précieuses suggestions : recourir à une impression dos bleu et laisser couler les pans photographiques sur le sol.

Texte de présentation :

Le 9 mai 2020 - deux jours avant que ne s'achève la période de confinement, des agents municipaux rasant les herbes hautes et folles qui bordent le Bassin des Filtres et envahissent le parc des Ponts Jumeaux (quartier des Amidonniers, Toulouse).

Ces coupes brutales se succèdent et scellent la réappropriation d'un espace qu'une trêve inédite avait partiellement "ensauvagé". L'agitation urbaine, le trafic incessant refont surface. Ils corrodent la substance d'un temps décéléré, cette nue présence au monde, *hic et nunc*.

Contre-champs ambigu *Des confins immédiats* (haïkus photographiques du confinement), *Demain les herbes* en prolonge le souffle poétique et la porosité du regard, attentifs à ce que dessillent plantes et arbres, infimes *mirabilia*, ondes moirées et flux polliniques ; similitude du territoire restreint que perfuse et dilate une climatologie immersive. Mais ma perception du temps diffère : précipitée, intranquille.

L'anthropocène hante en filigrane cette série réalisée en quelques jours, seulement.

Les herbes sont ici paradigme d'une résistance ténue mais obstinée : persistance de l'infime. Le Tiers paysage, support d'une translation rêveuse, n'est plus seulement réserve territoriale, mais réservoir d'imaginaires, ensauvagés, aux marges du visible.



Installation :

Au sol, deux lignes de terreau, poudreuses, rasant le mur et bordent, de part et d'autre, les trois pans verticaux des *haïkus photographiques* ; elles disent la prégnance d'un ancrage chtonien, son horizontalité, mais aussi la fécondité nourricière de ce substrat. Chaque jour, ou presque, quelques gouttes de gazole sont déposées et imprègnent ce terreau. L'odeur malaisante se dissipe rapidement ; cette dernière, immatérielle et *inframince*, évoque la densité du trafic routier dont le flux incessant parasite la quiétude du Bassin des Filtres et du parc des Ponts Jumeaux – espaces où j'ai effectué l'essentiel des prises de vue de *Demain les herbes*. Les cendres d'encens, essaimées au-dessus des deux lignes de terreau, résultent d'une lente combustion, ritualisée : odeur résiduelle là aussi imperceptible. Deux univers olfactifs distincts se confrontent et condensent une tension indécélable, bien que sous-jacente.

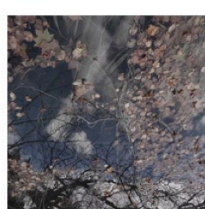
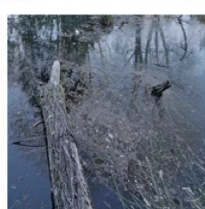
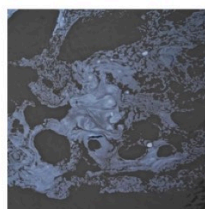
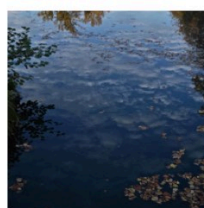
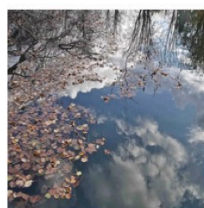
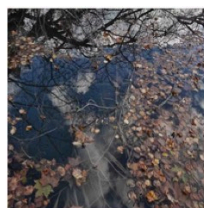
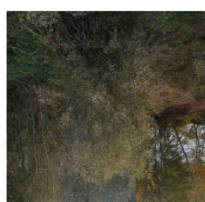
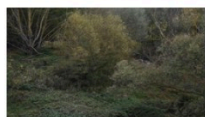
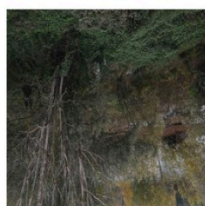
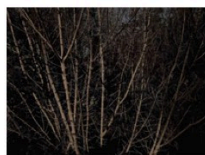
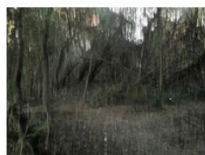
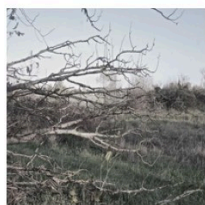
Les trois pans photographiques, encollés à même le mur, font *double-peau* ; ils semblent une émanation exsudée, sans épaisseur, ou presque. L'impression dos bleu, *déceptive* tant sont atténués les contrastes comme la palette chromatique, contribue à assourdir les images, les affadir.

Il y a comme un voile à surface, une sorte de retrait en ce qui se donne à voir, dans une grande douceur : *éloge de la fadeur*, intensité sans grand éclat, intériorisée. De fait, les « mauvaises » herbes sont peu de choses, jamais clinquantes elles persistent cependant, résilientes, inépuisables.

Quand il passe par notre bouche,
le Tao est fade et sans saveur :
il ne peut être aperçu,
il ne peut être entendu,
mais il est inépuisable

Laozi, § 35,

cité par François Jullien, *Eloge de la fadeur*, Le Livre de poche, Paris, 2007, p.36



Haïkus Photographiques / des flux Présentation

Automne-hiver 2020-21

SOLEILS-FILAMENTS
au-dessus du désert gris-noir.
Une pensée à hauteur
d'arbre
attrape le son de lumière : il y a
encore des chants à chanter au-delà
des hommes.
Paul Celan, *Renverse du souffle*

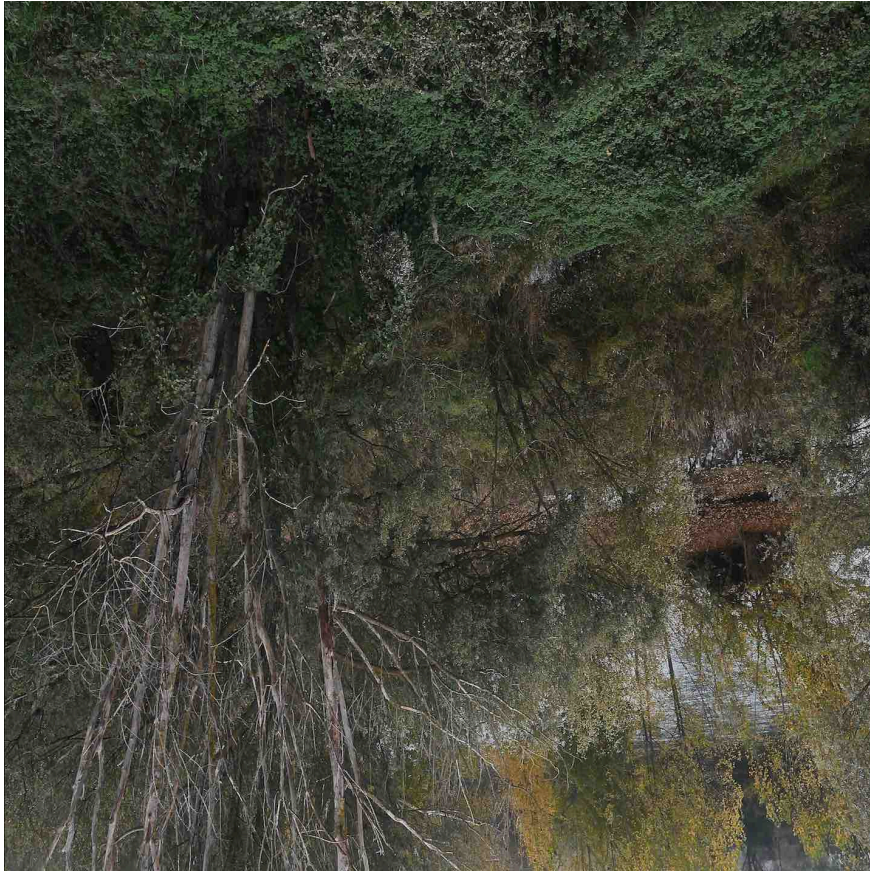
La constance des flux insémine chaque portion du territoire
arpenté : souffles d'air, souffles d'eaux, substrat organique du
vivant, cycle des saisons. Pérennité de ce qui se meut et ne cesse
de nous mouvoir, du plus infime au plus cosmique, selon une
mécanique céleste...



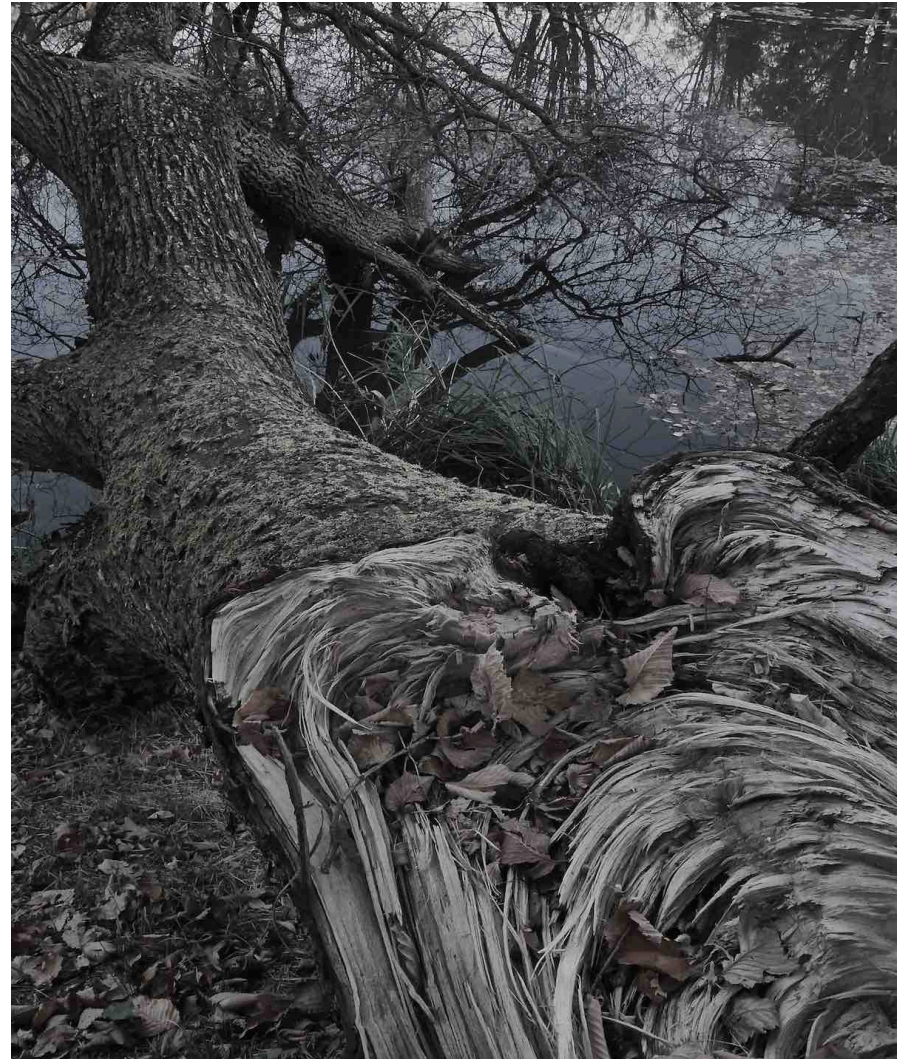
. équinoxe d'automne / fidélité du cycle / toute sève alentie



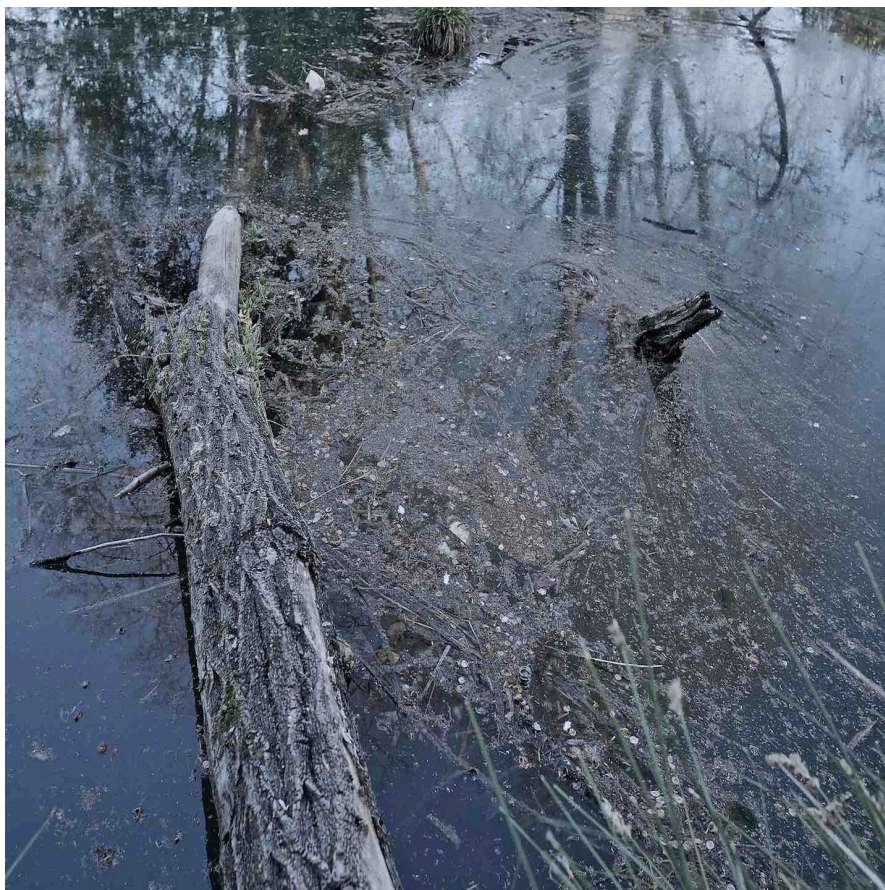
. en l'ancre / des magies diurnes / ombreuse : une île .



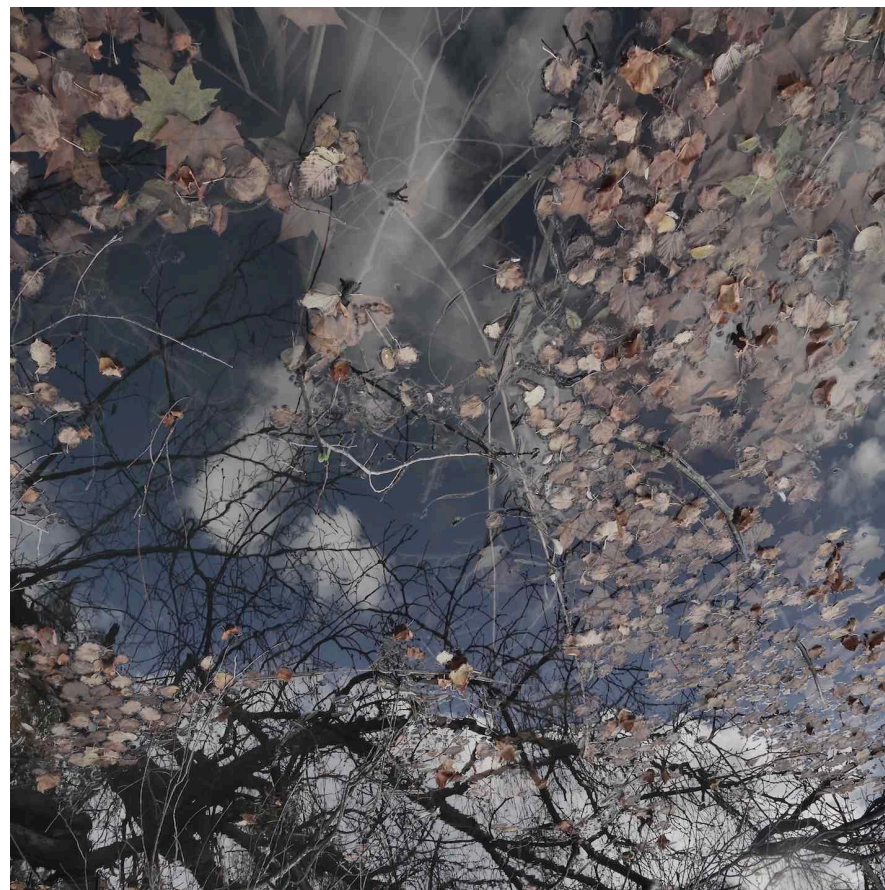
. à la verticale du songe / prendre souffle / & racines .



. allances à rives éteintes / fracture du souffle, des sèves / & de l'écorce .

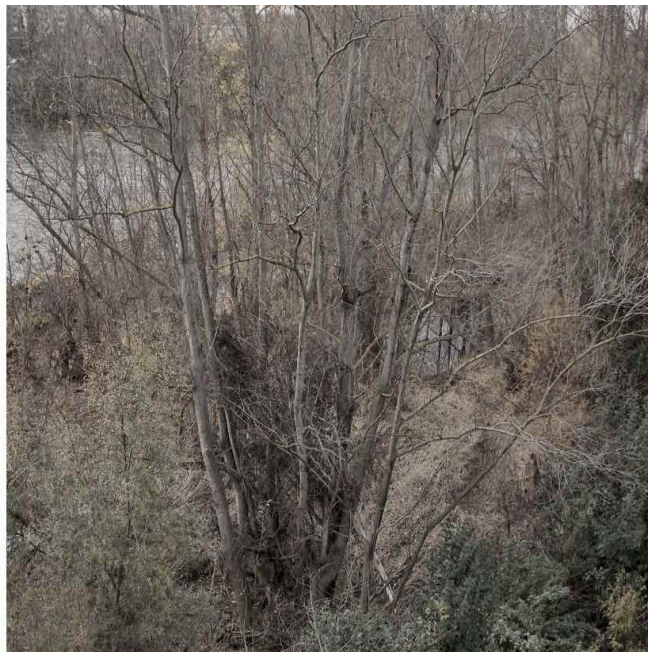


. se défaire / dans la transparence des eaux / jusqu'au silence des bouches .



. poulpes d'un avant-Source / liqueurs / & lianes .

Haïkus Photographiques / solstice d'hiver

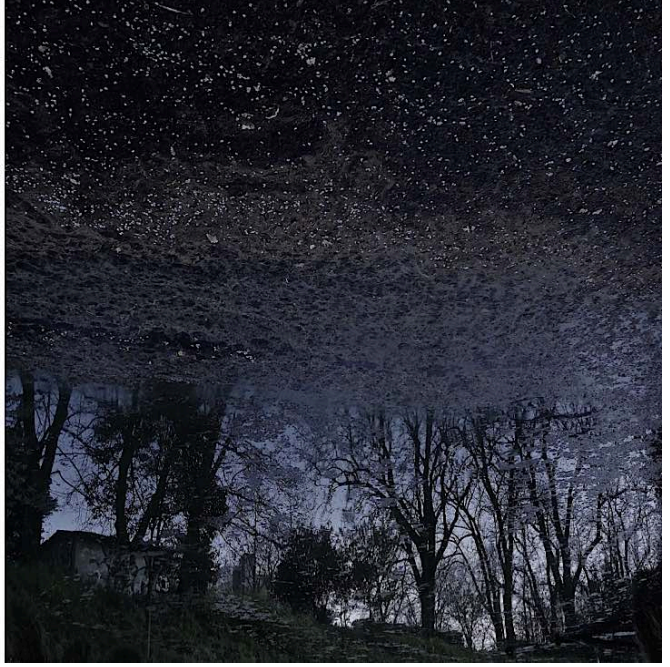


. 24 décembre 2020 . soleil pâle / hiver cendré / au soir se renverse la lumière .

Haïkus Photographiques / les atomes



. printemps 2021 . particules où danser à flux constants / l'offrande / la nuit .



KOSMOTOPIES



Kosmotopies - Présentation

3 séries de photographies numériques, dimensions variables

La Teste de Buch, décembre 2021

(port de la Teste, port du Rocher, prés salés est & ouest, coulée verte, plage du Pyla)

Le paysage photographié est *territoire d'enfance* en dépit des transformations opérées. Rien ne laisse présager à voire ces prises de vue au cadrage drastique la proximité de la route et des véhicules, les immeubles au loin bordant les pourtours du bassin d'Arcachon, les hordes de promeneurs...

Sans doute suis-je hantée par ce que recèlent ces lieux en *substance* : sécrétions tramées au secret d'un flux, vie souterraine et limoneuse par delà l'immédiateté de ce qui se donne à voir.

Plus que voir, je perçois aux prismes d'une mémoire que la conscience d'un temps révolu altère ; c'est ici dire *l'imaginaire d'un paysage* étrangement familier où s'entrelacent de multiples temporalités - un dépôt ou voile à surface, une *latence*.

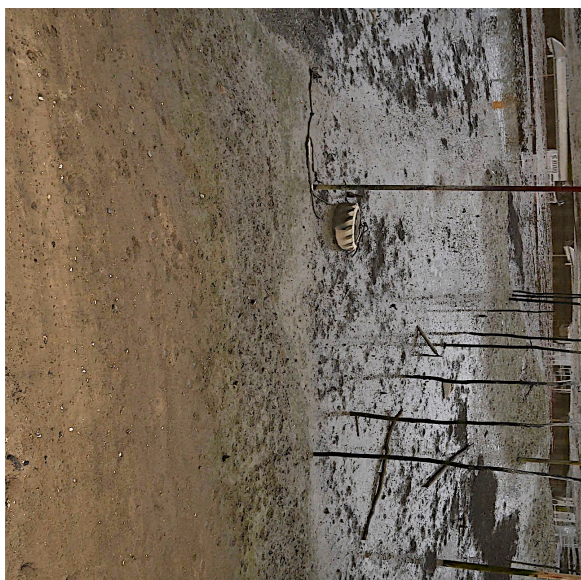
Ce tremblement du visible se conjoint à l'altération de chaque photographie dont le traitement numérique relève du même protocole : translation du format rectangulaire de la prise de vue en format carré et renversement de l'image. Cela contribue à

écraser la définition, troubler l'étagement des plans, laissant advenir des *zones fantômes* quand bien même infimes, et dont le maillage supposé laisse poindre interstices, espacements œuvrés, un brouillage dans la texture photographique, comme repliée, tout au moins densifiée .

Il s'agit de voir *autrement*, de *défocaliser* en bouleversant l'*habitus* du regard en son orientation convenue, pour *a contrario* privilégier détails topographiques et portions de paysage au détriment d'une approche panoramique.

Cette fiction photographique s'ouvre à d'autres respirations que *la poétique de renversement* comme les montages séquentiels des 9 photographies intensifient, impulsant dès lors *un autre récit*, disant de cette portion de monde un *autre monde*, substantiel, originel, pré-existant à ce que l'homme empreint, dépouille et imprègne - scories, pollution, prédation économique ...

Mes *kosmotopies* sont *kosmotropisme* (*tropos*, tournement) :

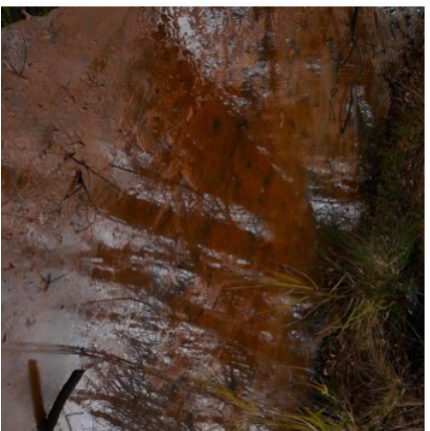
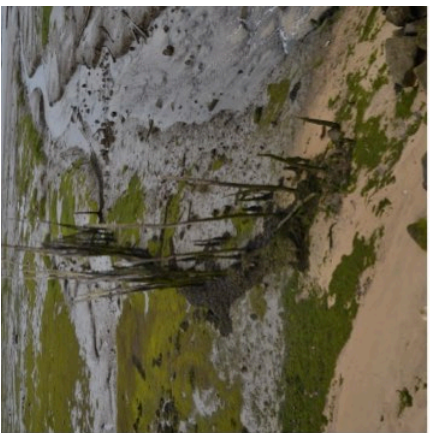
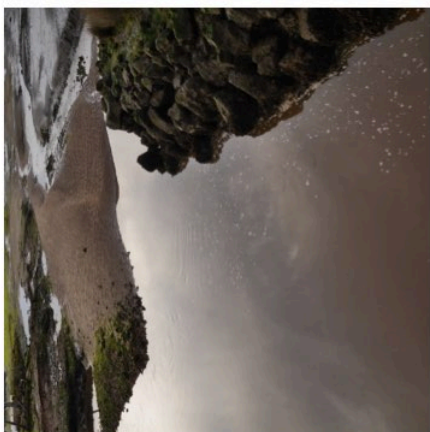
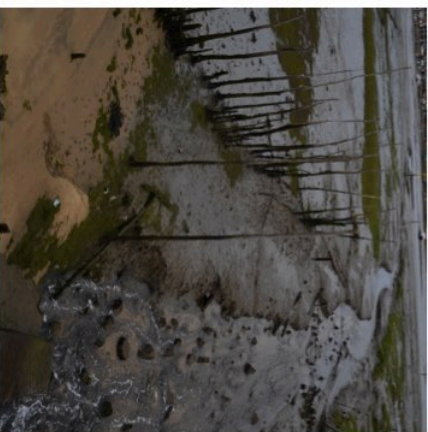


déambulant, je scrute ces lieux en résonance avec ce que meuvent les forces du ciel – attraction lunaire, flux et reflux des marées, *rivages sensoriels*.

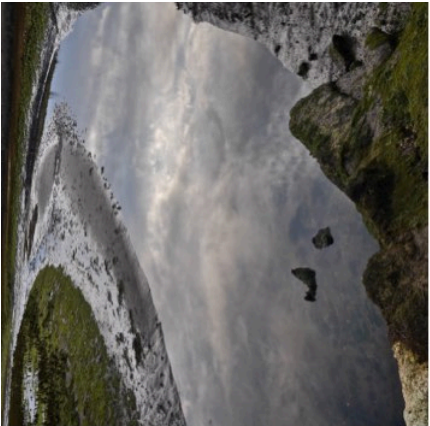
Attentives aux détails, - peau du monde comme substrat organique et mouvant - mes prises de vues, bien que stases figées, instaurent pourtant, à l'aune du montage, rimes chromatiques, lignes et éclats de lumière, pans et textures.

L'ensemble semble presque abstrait, picturalisé en dépit de la matérialité de ce qui se donne à voir : algues, goémons, fientes d'oiseaux - mouettes, goélands, hérons cendrés - , cristallisations salines, humeurs et liqueurs de sables, vases et striures, coquilles de crustacés, rochers mousseux, oxydations et salives océanes, feuilles, herbes et plantes - salicornes, obiones, soudes maritimes, sarcornes, etc.

Je témoigne, le temps de ce rêve *photo-topo-graphique* d'une reconnexion à l'essentiel.







LES LEURRES (cycle)



Equinoxe d'automne (la clepsydre) – photographie numérique

Les Leurres

Présentation de la globalité du cycle



*dans l'arrière chambre nos doigts griffent l'écaille du mur, nous gravons
le rébus, une amulette sombre pour contraindre l'espace,
sinuer dans les failles*

*l'ombre vacille
des poissons nagent à travers ils fendent l'écaille du mur*

nous ad . venons



*ils avaient construit les leurres, patiemment, entre les mondes,
faisant l'appât*

*extrait de mon recueil de poésie Des mondes, l'autre
troisième partie Les leurres*

Il est convenu d'envisager *le leurre* comme appât, tromperie, artifice ou apparence fallacieuse. De fait, rien de très aimable... Ce dernier en fauconnerie désigne un *artefact* – morceau de cuir en forme d'oiseau destiné à faire revenir le rapace sur le poing du fauconnier, concrétisant dès lors une alliance entre le dresseur et

l'animal, affaîté. *L'homme touche au sauvage* selon des modalités ambigües, puisque partiellement dénaturées. Cependant, deux mondes s'interpellent et s'entremêlent ; le leurre fait ici *reliance* – il est ce qui ouvre à l'irréductiblement *autre*, une négociation.

Je pense alors aux bandelettes de gaze blanche lestées d'un écrou que lance le *Stalker*, inoubliable passeur du film éponyme d'Andreï Tarkovski ; il me plait d'appréhender ces dernières telles des *leurres fictionnels et rituels* censés protéger la progression furtive (*to stalk*) des personnages dans *la Zone*.

La *Zone* est cet étrange *topos*, organique, autonome, que perfusent d'invisibles forces mortelles et capricieuses avec lesquelles négocier. Ces bandelettes lestées, quand bien même humbles et dérisoires, lorsque lancées sont alors des clés entrouvrant des portes ou seuils indécelables ; elles conjurent le danger et révèlent une *oultre-voie*, sentes instables menant au mystère sacré de la Chambre promise (*Komnata*).

Mais aussi leurres comme stratégie protectrice et défensive ; les céphalopodes pour se soustraire à la prédation *font chair* avec leur environnement : camouflages homochromiques et plasticité de leurs corps aux formes mutantes. "Il y a tout un monde dans

chaque leurre. Par ces leurres, le poulpe exhibe, manifeste sa pleine puissance du vivant." (1)

En dépit de connotations négatives, les leurres me semblent *accueillants*. En eux se déploient des *espaces intermédiaires et poreux*, entre-deux propices aux déplacements : altérité, altération, troubles et paradoxes, contaminations instables à l'aune de perceptions mouvantes là où se dissolvent les certitudes.

Le leurre ne peut-il dès lors dire la fiction – en ce que cette dernière voile et révèle tout à la fois ?

Par la fiction, je négocie avec *le substrat invisible de ce qui fait monde* – *reliance* ambiguë puisqu'indissociable de la positivité matérielle (*fictio/fingere*) de ce que je récolte et façonne dans la patience du geste ; c'est toucher à ce qui s'absente et nous préexiste à la fois (animation sensible du vivant).

C'est aussi mon *Afrique-fantôme* – sorcellerie ombreuse et tutélaire, en laquelle, par laquelle, renouer avec l'avant, jouant de résurgences archaïques et animistes.

Tout mon travail relève du leurre ainsi appréhendé, mais ce cycle précisément, réfère à mon recueil de poésie *Des mondes, l'autre*, et tout particulièrement sa troisième partie : *Les leurres*.

NOTE :

(1) Vinciane Despret, *Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipation*, Arles, Actes Sud, Mondes sauvages, 2021, p. 75



Hi-goke, liqueur du feu – La Rüche, détail



L'ombre dessous la Paupière - La Ruche, détail



La Ruche, installation, vue d'ensemble

La Ruche

Installation de 12 ruches

(dimensions de chaque ruche : 42 x 42 x 22cm.)

Mots-monde, matériaux & substances maraboutés, 2020-21

Les ruches ont falsifié la mémoire de l'homme de la Renaissance, elles disposent à leur guise de son passé, de son devenir, de ses amnésies, de ses faux-semblants, de ses crimes, de ses lacunes, de ses mensonges.

Antoine Volodine, *Lisbonne, dernière marge*

Lisant *Lisbonne, dernière marge*, s'éveille ce rêve de ruches...

Sans vraiment comprendre ce qui se met en œuvre, j'imagine cependant trois séries de quatre tableaux répartis sur le mur, jouant d'épaisseurs stratifiées, de textures piégées.

Les ruches de Volodine existent dans une période fictive, la Renaissance. Ces dernières dessillent bourdonnements, efficacité ouvrière et productiviste, surveillance généralisée, conditionnement d'une enfance ruinée que formate et instrumentalise un pouvoir autocratique. Et cependant, la fiction littéraire - que transfigure l'invention d'une langue inouïe comme un imaginaire débridé et somptueux -, en constitue le contre-champ résistant, émancipateur et crypté.

En dépit de cet ancrage convoquant une certaine Histoire Soviétique, mais aussi, en filigrane, nos dérives contemporaines - abus liberticides et aliénations consenties -, je ne peux me résoudre

à oublier les abeilles, ce qu'elles vectorisent au sein d'une communauté, l'envol de fleur en fleur, la récoltes de pollens ni l'alchimie du miel, or liquoreux et suave.

Lors de l'élaboration de ce travail, le projet se précise et s'horizontalise à même le sol : installation de douze structures modestes dans leurs dimensions et référant explicitement aux ruches comme habitacles de bois.

Au creuset de chaque ruche – cadres épais vissés sur tasseaux – j'instaure *une utopie de dormance onirique*, une échappée féconde et nourricière où célébrer, par delà l'emprise létale de la paraffine, la beauté de *Tellus Mater* en ses *mirabilia* éparses. Je butine à ma façon ors et lumières, tamis du ressac, l'humble matière en fragments récoltés, de *ce qui fait monde*.

Et cependant l'installation est ambiguë : chaque ruche (ou *Commune* selon une terminologie *post-exotique*), abrite un *tableau-châsse*. Ce dernier, fenêtre sur le monde, ou plus précisément *finestra della historia* (Alberti) est indissociable de son titre, ici matrice de fictions lacunaires. Le souffle poétique en sa langue cryptée – ou *mots-mondes*, brouille alors la stricte matérialité de ce qui se donne à voir, avivant d'indécises ritournelles, tremblantes, inachevées...



La Ruche, installation, détail

En cette erre de globalisation désenchantée - lissage, data-surveillance, contraintes sanitaires et crise écologique - *la Rûche* figure le repli, l'assignation à demeure, mais selon un double régime, paradoxal. La forclusion inhérente aux cadres-châsses comme aux nappages pétrifiant de paraffine, révèle par contraste des rêveries en méandres, sinueuses.

Le tréma apposé sur le "u" dit ce flottement, cette indécidabilité du sens : déplacements, *différance* comme levier, prégnance des *leurres* ici paradigme d'une émancipation par l'imaginaire, le dispositif fictionnel et les *substances-rêves*.

Cette installation invite à une approche déambulatoire, oscillante : corps immobile, le regard penché scrute chaque détail, s'enfouit en l'infime, mais lorsque se mouvant entre chaque structure, la perception se révèle plus globale. Chaque rûche nourrit avec ses sœurs rimes et scansions rythmiques, bribes de récits, contes ou songes à dormir debout que chaque titre impulse. C'est alors dilater l'espace alloué, s'échapper encore, autrement.

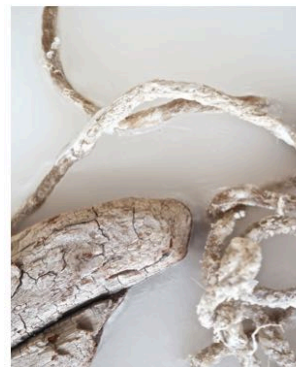
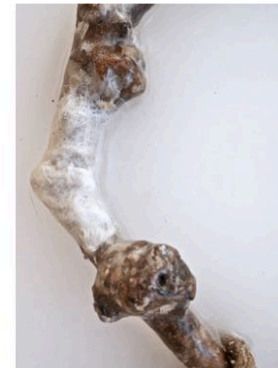
Demeurent l'intelligence des mains, ce commerce tranquille avec *la peau du monde*, ce qu'inséminent et déplacent mes récoltes, semences fictives et réceptacles de rêveries filandreuses.



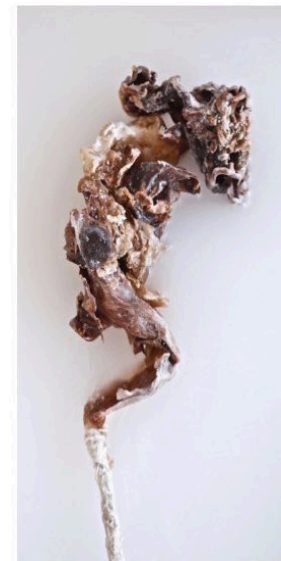
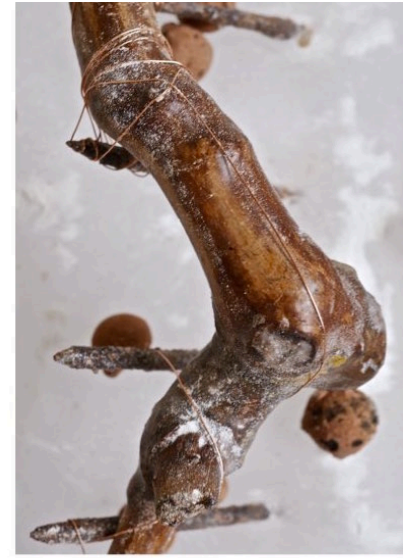
Le nerf/la Patience - La Rûche, détail



La Rûche, détails - de haut en bas, de gauche à droite
L'essaim, la nuée - le carrousel la conjuration - l'Ombre dessous la Paupière - Noir de Bouche, l'Adoration - la cantillation des sentes -
le rift, l'échine - Ecrtoire de l'ossuaire, la conque - Hi-goke, liqueur du feu - Envol (là où la terre finit) - La nuit des mains / offrande -
Poser l'espace (la voie du souffle) - le nerf, la Patience



La Rûche, détails



La Ruche, détails

Cartographies arborescentes

photographies numériques, dimensions variables
hiver 2021

L'intelligence de l'arbre est dans le sol, dans la noirceur de la terre, c'est là qu'il élabore ses mouvements, la stratégie de sa croissance, qu'il programme sa structure tendue vers la recherche de la lumière.

Giuseppe Penone

Calligraphies obstinées des arbres lorsque l'hiver dépouille leurs branches de feuilles ... ces dernières cartographient dans le ciel l'image en miroir de ce qui se noue sous terre : ramifications éparsees, délicatesse et complexité de réseaux mouvants, capillaires, sinueusement enchevêtrés, écriture d'un outre-monde partiellement révélé.

L'hiver est saison de repli - coagulation ramassée avant que ne frémissse le printemps en son impérieuse montée des sèves. Par cette fiction photographique, j'invoque un dess(e)in plus originel, le *Livre du monde*, l'avènement de ce que secrètent obscurément l'invisible, sa prière - ou ma connexion rêvée au vivant en sa sacralisation animiste .

Demeurent les arbres et ce qu'ils disent de la nuit des hommes lorsque tout s'écroule ...



La Prière







